

pOulpe

Le magazine qui jette l'ancre

A person is standing on a sandy beach, facing away from the camera. Their reflection is clearly visible in the shallow water on the sand. The person is wearing a dark jacket and light-colored shorts. The background shows a calm sea with a white wave line in the distance.

DE CHAIR ET D'EAU

Histoires au long cours

L'ÉDIT'EAU

Une éclaircie dans la tempête

Après trois ans à l'école de journalisme de Toulouse, nous levons l'ancre. Non sans avoir essuyé quelques intempéries. Frappé de plein fouet par la tempête coronavirus, le navire EJT n'a pas chaviré. Entre couvre-feu et confinements, il tient le cap. Matelots sur le pont. Voguant contre les courants pour réaliser cet unique numéro de *Poulpe*, revenir à l'essentiel et nous pencher sur une ressource vitale : l'eau. Si la crise sanitaire est – espérons-le – passagère, les problématiques liées à cet élément sont, elles, intemporelles. Son abondance autant que sa rareté, l'inégalité de sa répartition, ses faveurs et ses fureurs nous rappellent que c'est elle qui tient la barre.

Poulpe est un magazine tentaculaire. Il pioche tous ses sujets dans le même vivier : le rapport entre l'eau et l'homme. Source de vie, de richesses, de catastrophes aussi, elle façonne le quotidien de milliers de femmes et d'hommes. Ils travaillent à son contact pour la transformer, l'utiliser ou la préserver dans son état naturel. Ce sont leurs histoires qui gouvernent notre magazine.

Il est temps de prendre le large.

Par Camille Ducrocq et Olivier Modez

L'ÉQUIPAGE

Directeur de publication

Pierre Ginabat

Directrice de la rédaction

Virginie Peytavi

Rédaction en chef

Camille Ducrocq

Olivier Modez

Chef d'édition

Florent Larios

Ont participé à ce numéro

Maud Cazabet, Sarah Coulet, Marine Dayssiols, Arnaud Déchelotte, Guilhem Dorandeu, Camille Ducrocq, Sandra Favier, Maud Guilbeault, Clara Hage, Florent Larios, Nicolas Laplume, Olivier Modez, Sami Mouafik

Remerciements

Valentine Cameleyre, Lilian Cazabet, Sandrine Lucas, Tifenn Monnereau

Pictogrammes

The Nounproject : Laura Bussi, Iconshpere, Ikipoh, Kangrif, Alice Noir, Eynav Raphael, Parkjisun, Vectorstall

Imprimeur : Evoluprint

ISSN en cours

Ecole de journalisme de Toulouse

31, rue de la Fonderie, 31000 Toulouse ; Tél : +33(0)5 62 26 54 19

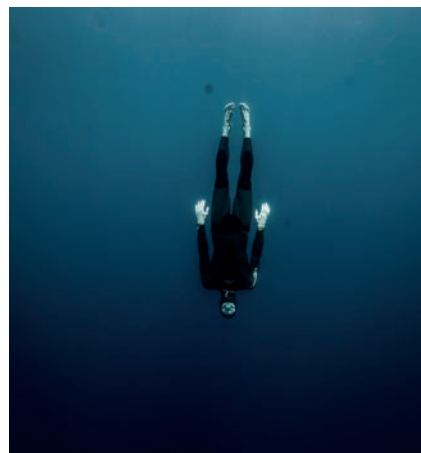
www.ejt.fr / infos@ejtprod.fr



**GALERIE
DE PORTRAITS**

6 - 23

**À COUPER
LE SOUFFLE**
PAGE 10



**D'OR ET D'EAU
FRAÎCHE**
PAGE 20

**EAU
LARGE**

24 - 35

**L'AVENTURE
LOISIR**
PAGE 26



**ENTRE TERRE
ET MER**
PAGE 30

**EAUX
TROUBLES**

36 - 45

**LES MIGRANTS
FACE À L'EUROPE**
PAGE 38



**LES ALGUES VERTES,
POISON DES CÔTES**
PAGE 44

**EAUX
VIVES**

46 - 63

**L'AUDE ENTRE
DEUX EAUX**
PAGE 48



**INTERVIEW :
EAU ET IDENTITÉ**
PAGE 60

« L'EAU EST FONDAMENTALE POUR LES ÉQUILIBRES DE LA PLANÈTE »

Jean-Antoine Faby est ingénieur et directeur de la chaire Eau pour tous, à Montpellier. Il est également à la tête d'une école de management de services publics qui forme les futurs ingénieurs et décideurs du secteur de l'eau dans les pays émergents et en développement. Depuis près de 40 ans, il consacre sa vie à cette ressource et intervient dans près de 50 pays pour apporter son expertise.

Propos recueillis par Sami Mouafik et Nicolas Laplume
Photo : Jean-Antoine Faby



Quel est le rapport de l'être humain à l'eau ?

Chaque être humain commence sa vie dans l'eau. Elle fait partie des éléments fondamentaux de la nature, comme l'air, la terre ou le feu. C'est un élément sacré, idolâtré par de nombreux peuples dans l'histoire qui ont fondé leur civilisation autour d'elle. C'est donc une relation de temps long. Cela est parfois difficile à comprendre dans notre société car, aujourd'hui, nous sommes dans le court terme. Ce que j'essaie de transmettre à mes élèves qui travaillent dans les pays où l'accès à cette ressource est difficile, c'est qu'entretenir une bonne relation avec l'eau est fondamental pour les équilibres de la planète. À travers l'eau, nous dépendons tous les uns des autres. Elle symbolise nos relations humaines. L'eau qui est en vous a traversé la Garonne ou provient peut-être d'eau de pluie tombée au Maroc il y a quelques mois.

L'eau est-elle l'enjeu majeur du XXI^e siècle ?

Ce n'est pas le seul. Elle fait partie des 16 grands objectifs prioritaires définis par l'Organisation des Nations Unies (ONU) comme l'éducation, la pauvreté, le climat ou la santé. Tous ces objectifs s'inscrivent dans une notion de développement durable.

Les besoins en eau sont-ils trop importants ? Sachant que 69% de la consommation totale d'eau est consacrée à l'agriculture.

Disons que l'agriculture mondiale et ses pratiques, mais aussi la consommation mondiale au sens large, doivent être sûrement plus raisonnées et équilibrées. L'agriculture doit également être pensée en économie circulaire et respectueuse de l'environnement, y compris dans la bonne gestion des espaces et dans son expansion. À ce titre, une bonne « police » des eaux, une économie des ressources ou des apports nécessaires aux plantes font partie des « bons équilibres » à trouver vis-à-vis des écosystèmes aquatiques et souterrains qui environnent l'agriculture.

L'eau est inégalement répartie sur Terre. Comment garantir cet accès dans les régions où le manque est un problème majeur ?

Il faut notamment se pencher sur la question des eaux souterraines, qui ne sont pas encore bien connues. Il faudrait avoir un réseau d'accès commun à toutes les bases de données des eaux dans le monde, ce qui n'est pas le cas aujourd'hui. Ces données permettront de savoir où se trouve l'eau souterraine, en quelle quantité, à combien de mètres de profondeur, ou encore savoir si elle est potable, en fonction des couches biologiques.

Il faudrait également mettre en place une économie circulaire dans le domaine de l'eau, comme il en existe une

pour les déchets ou les éléments solides. Cette économie doit aussi exister pour le traitement des eaux usées.

Dans le monde, plus de 80% des eaux usées résultantes des activités humaines retournent dans l'écosystème sans avoir été traitées ou réutilisées. Pourquoi leur réutilisation sera essentielle dans les années à venir ?

Dans certains pays, il y a un problème d'économie d'eau. Prenons l'exemple du Pakistan. Dans la région des grandes plaines fertiles du Penjab, l'eau est la base de l'industrie agricole et textile. Le problème, c'est qu'il n'y a plus aucune ressource souterraine. C'est terminé. Cela veut dire qu'il faut changer de stratégie. L'une des solutions est de réutiliser les eaux usées. Sans ça, ils vont avoir de gros soucis dans les 20 à 30 prochaines années. C'est aussi le cas dans certaines régions du Maroc par exemple.

Cela risque-t-il de créer de nouveaux conflits, comme c'est déjà le cas en Afrique ?

La notion d'eau va avec celle de paix. C'est une question transfrontalière et géopolitique. Il y a des polémiques autour du barrage de la renaissance en Éthiopie. Si un pays capte l'eau d'une rivière en amont, ceux qui sont en aval n'auront plus rien (Soudan du Sud et Ouganda). Il est certain que les problèmes climatiques vont creuser encore plus les inégalités d'accès à l'eau dans le monde et donc mettre en danger la paix.

Mais dans certaines régions comme au Soudan du Sud, il faut aussi régler les problèmes politiques et économiques. Le monde de l'eau est très lié à la question des États, de la gouvernance et des institutions. Si vous n'avez pas la loi ou la réglementation nécessaire, vous aurez des difficultés. D'où l'importance d'avoir des institutions stables.

Existe-t-il un pays à prendre en « exemple » en matière de gestion de l'eau ?

L'Europe, plus particulièrement l'Union européenne (UE), est un territoire où les nombreuses directives depuis les années 1980 et 1990, dont la directive Cadre EAU qui établit une politique globale communautaire, ont permis de très belles harmonisations dans la gestion sur tous les plans. Tous les pays ne sont pas comparables en fonction de leur urbanisation, de leur industrialisation, de leur hydrologie de leur configurations topographiques et de leurs zones côtières ou non. L'UE est un bon exemple du Nord au Sud d'une gouvernance globale mieux maîtrisée et suivie dans le temps, même s'il est possible de faire encore mieux. Nous devons être vigilants car les États peuvent se dégrader très vite si les pressions démographiques, de pollution ou d'expansion des territoires urbanisés ne sont pas contrôlées. 



Benoît Genouvrier, gardien de phare. Photo : Lilian Cazabet

PORTRAITS

David Bruno, orpailleur. Photo : Lilian Cazabet





Morgan Bourc'his, apnéiste. Photo : Maud Cazabet

**DANS LES PROFONDEURS, EN BORD DE RIVIÈRE
OU SUR LE LITTORAL, ILS BAIGNENT DANS DES
SPHÈRES SINGULIÈRES. SIX HOMMES PARTAGENT
LEUR QUOTIDIEN, RYTHMÉ PAR L'EAU.**



L'OUIË D'OR

Cédric est « oreille d'or ». Embarqué à bord d'un sous-marin, l'analyste en guerre acoustique est capable d'identifier tous les bruits qui viennent troubler le monde du silence. Une prouesse qu'aucune machine n'est encore capable d'effectuer.

Par Sarah Coulet - Photo d'illustration : Marine nationale

Il fait penser à un DJ. Posté derrière une console couverte de boutons, un casque vissé sur les oreilles, hermétique au monde qui l'entoure, totalement accaparé par ce qu'il écoute. Sauf que Cédric, 27 ans, ne gagne pas sa vie en animant des soirées, mais en écoutant la mer. Depuis plus d'un an, il est analyste en guerre acoustique : une « oreille d'or ».

Derrière ce nom aussi poétique qu'énigmatique se cache un métier au principe simple mais décisif. Embarqué dans un sous-marin, il analyse chaque son afin d'en déterminer l'origine : un bateau de commerce ou de guerre, un animal ou un engin marin. Immérgé à plusieurs centaines de mètres de profondeur, ici pas de hublots. Son ouïe le guide. Mais avant d'en arriver là, l'analyste doit gravir les échelons et passer un concours. C'est ce qu'a fait Cédric. Breton d'origine, il rêve, enfant, d'être marin. Mais une première expérience sur un « bateau de surface », où il découvre l'écoute des profondeurs, le fait atterrir à des kilomètres de sa région natale : Toulon et son Centre d'interprétation et de reconnaissance acoustique (CIRA), lieu de formation de tous les aspirants à ce métier si singulier popularisé par le film *Le Chant du Loup*. « Je suis d'abord devenu écouteur, puis classificateur. Tout ça en un an ou deux. Là, j'ai décidé de devenir oreille d'or et donc sous-marinier parce qu'à terme, c'est là qu'est le cœur du métier. J'ai passé le concours pour être analyste et j'ai été pris. » Il fait aujourd'hui partie de la petite centaine d'analystes en guerre acoustique que compte la France.

Au simple bruit d'une hélice

S'offrent alors à lui plusieurs choix d'embarcations : un sous-marin nucléaire lanceur d'engins (SNLE), un sous-marin nucléaire d'attaque (SNA) mais aussi des frégates multi-missions. Depuis qu'il a intégré la Marine, Cédric a eu le temps de tous les tester. Sa préférence va à la profondeur. « En surface, étant donné que la frégate a également des radars, notre mission est moins capitale », confie-t-il en triturant sa fine barbe brune.

Si cette mission est capitale, c'est parce que le rôle d'un sous-marin est toujours sensible. Renseignements, escortes de navires... Mieux vaut avoir le sang-froid, car la situation peut « vite devenir tendue selon le type de sous-marin que l'on croise et la raison de notre mission », admet le Toulonnais d'adoption, sans pour autant pouvoir en dire plus. On sent celui qui est plus habitué à écouter qu'à parler. Toutefois, le quotidien de l'analyste n'est pas fait de courses-poursuites avec des navires ennemis. Dans son casque, inévitablement, les bruits des profondeurs : plateformes pétrolières, travaux subaquatiques, mais aussi baleines, cachalots. « Certains animaux produisent un bruit très similaire à celui de certains sous-marins. Il nous faut parfois plusieurs minutes pour différencier les

deux. » Mais la majorité du temps, les bruits qu'il repère appartiennent à des navires de commerce ou de pêche. Ce qui peut également s'avérer dangereux : « Quand on entend un bateau de pêche, on fait en sorte de s'éloigner parce que si on se prend dans ses filets, nous ça ne nous fera pas grand-chose, mais lui, il coule... »

Mais comment savoir si le bateau est en train de pêcher ou pas ? En écoutant. « Son allure est différente quand il pêche et quand il se balade. » Un bruit d'hélice suffit. Cédric n'a pourtant pas une ouïe plus fine que la moyenne. La clé : une bonne mémoire et beaucoup d'entraînement. « Pendant la formation d'un an, on écoute tous les bateaux de surface et les sous-marins du monde. Comme le métier existe depuis 40 ans, on a eu le temps d'en enregistrer plein. » Pour ne pas perdre l'oreille, les analystes continuent d'écouter la mer même une fois revenus sur la terre ferme, quand ils retrouvent leur point d'ancrage qu'est le CIRA. « On les a analysés en mer et on le refait sur terre. Cela permet à tout le monde de s'entraîner pour garder un bon niveau et de remettre à jour nos bases de données. »

« IL Y A DES ANIMAUX QUI PRODUISENT UN BRUIT TRÈS SIMILAIRE À CELUI DE CERTAINS SOUS-MARINS »

Chaque opération sous-marine compte deux oreilles d'or : pendant que l'un se repose, l'autre écoute. Des tranches de quatre heures la journée, six heures la nuit. Installé au central d'opération, intégré à l'équipe de détecteur anti sous-marin, Cédric écoute tout ce qui se passe sous l'eau. Si les veilleurs ont un doute, l'oreille d'or est sollicitée. Un bateau de commerce : l'information est classifiée. En revanche, s'il s'agit d'un autre sous-marin et qu'un pistage est lancé, « notre travail devient prépondérant. On va y participer en déterminant sa fréquence, sa vitesse, sa distance, sa route, son type, sa nationalité, ce qu'il fait ici ». Actuellement, aucune machine n'en est capable. Même s'il existe des sonars perfectionnés, le timbre d'un son, élément essentiel dans le processus d'identification, ne peut être reconnaissable que par l'oreille humaine. « La machine pourrait classifier toute seule, mais il faudrait que ce soit parfaitement silencieux autour. Sauf qu'en mer, ça n'existe pas, il y a toujours du bruit. » Cédric espère sincèrement que le jour où l'oreille d'or sera supplantée par un robot n'arrive jamais. Car ce métier est une vraie vocation. « Passer 10 heures à écouter de la flotte, faut aimer ça quand même. » 🐙



BOUFFÉE D'EAU-XYGÈNE

Ancien champion du monde d'apnée, Morgan Bourc'his a tissé une intimité particulière avec le milieu aquatique. Désormais retraité, il œuvre en faveur de la préservation de l'univers marin.

Par Florent Larios - Photos : Maud Cazabet

U

ne relation fusionnelle. Viscérale. Une de celles qui suscitent la fascination à travers leur singularité quasi mystique. « *Quand je me confronte à la mer, je goûte l'eau, se livre Morgan Bourc'his. Afin de percevoir l'énergie qui s'en dégage et d'établir un lien avec l'élément.* » Morgan Bourc'his – prononcez Bourquisse – est ce que l'on appelle un homme-poisson. Adeptes de l'apnée depuis ses 21 ans, il évolue dans l'eau comme un athlète dans un stade. Retiré des

compétitions en 2019, l'homme de 42 ans continue de plonger. Sous sa veste marine, son mètre quatre-vingts laisse deviner un corps encore sculpté et élan- cé, façonné par une carrière et une exigence qu'il s'est constamment imposée. « *J'ai toujours pratiqué le sport de manière intense, dans un souci de performance. Je n'avais pas de prédispositions pour l'apnée mais j'ai une grande capacité de travail et d'abnégation.* » Un bosseur, un esprit compétiteur à canaliser dans les profondeurs. « *Performer en apnée nécessite du calme* », pose-t-il. Ses gestes sont lents, sa voix légère et granuleuse apaise.

La sérénité inhérente à sa discipline irradie tout autour de lui, même sur la terre ferme. Derrière ses traits sévères se dissimule une bonhomie teintée d'une vive sensibilité. « *Je ne pratique pas toutes les activités nautiques. Ce qui m'importe, c'est d'aller sous l'eau, afin d'avoir ce rapport charnel.* » Une connexion intense nécessaire à son équilibre. « *J'ai toujours besoin de voir la mer, de savoir qu'elle est bien présente* », confie celui qui réside à seulement 200 mètres du rivage. Même le lieu du rendez-vous ne s'en éloigne pas. Une grande salle de réunion du Cercle des nageurs de Marseille, parée de baies vitrées derrière lesquelles le bleu quelque peu grisé de la Méditerranée monopolise l'horizon. Sporadiquement, Morgan Bourc'his détourne son regard azur vers cette étendue d'eau familière. Plus par habitude que par crainte

de la voir s'évanouir. Le lien avec l'eau est profond. Aussi profond que son record personnel en apnée poids constant sans palmes : – 91 mètres. Record de France.

Une relation inattendue pour un natif d'une Touraine pas vraiment réputée pour ses spots aquatiques. Hormis la piscine municipale de sa ville de Joué-lès-Tours, dans laquelle, jeune, il témoigne d'un bon niveau de brasse et les douches du gymnase, appréciables après un entraînement de basket-ball.

Celui qui vient de la mer

Mais l'appétence pour l'eau est forte. En vacances sur les bords de la Grande bleue, il troque bonnet de bain et baskets contre masque et tuba. Comme une seconde peau, lui qui porte parfaitement son prénom : « Celui qui vient de la mer » en breton. Pourtant, la référence est ailleurs. « *Quand je suis né, un certain acteur américain crevait l'écran* », indique ce fils d'un prof de sport et d'une infirmière. Morgan, pour Morgan Freeman. L'un fraie dans la nasse hollywoodienne, l'autre se complaît dans la quiétude sous-marine. Tous deux ont un point commun : ils sont des as dans leur domaine. Triple champion du monde d'apnée – en équipe en 2008, en individuel en 2013 et 2019 en poids constant sans palmes –, le gamin a grandi. « *Mes parents ne savaient pas que je deviendrais ce que je suis. Le prénom était finalement bien choisi.* »

À cette boutade il esquisse un sourire. Pourtant, elle traduit une réalité. Alors en quatrième année de maîtrise STAPS (Licence de sciences et techniques des activités physiques et sportives) à Poitiers, il découvre la discipline en piscine. Le bassin devient rapidement trop étroit et l'étudiant déménage à Marseille, bastion historique de l'apnée, afin d'y terminer ses études – dont le mémoire traite de la « physiologie cardio-vasculaire de l'homme en apnée » – et pratiquer son sport en pleine mer. « *En milieu naturel, les sensations sont très fortes. Le rapport à l'élément diffère et beaucoup d'émotions en sont extraites : l'humilité, le respect, la plénitude ou le bien-être.* » Soit la quintessence de sa spécialité et son état d'esprit. « *Quand on plonge, un respect se manifeste à l'égard* » 🐠🐠🐠



de cet espace », souligne « Mister Perfect », sobriquet glané après ses prestations de haut vol en compétition. Cet environnement, il souhaite le préserver. Notamment les calanques phocéennes, scène de nombre de ses entraînements. Univers calcaire et lumineux qu'il a vu évoluer depuis 20 ans. « L'instauration du parc national en 2012 a engendré un renouvellement et un foisonnement de vie. La fréquentation considérable du site exerce encore une pression sur le milieu. Néanmoins, je suis contre un espace sous cloche. Il faut simplement changer certaines habitudes si l'on veut conserver ce joyau », soutient le mécène et membre de l'association marseillaise Septentrion Environnement, aux côtés de laquelle il s'investit dans une étude de transplantation de gorgones rouges afin de repeupler des zones dégradées.

Face aux orques et baleines

Tourné vers un engagement plutôt local, cet ancien professeur d'EPS pour enfants atteints de troubles psychologiques ne s'interdit pas de visiter des contrées plus lointaines. À l'instar des fjords norvégiens, où il a suivi son ami Jean-Charles Granjon, cadreur sous-marin et réalisateur du documentaire *La quête du sauvage*, sorti en novembre dernier. Dans ce long format, Morgan Bourc'h incarne son propre rôle et s'enquiert des rapports de

l'homme à la nature. « Ce n'est pas un film militant qui dénonce. On cherche à susciter une réflexion, à interroger. » Et de continuer : « On parle beaucoup de notre impact sur l'ensemble des écosystèmes. Il n'est pas forcément dû aux autochtones. Les courants marins charrient la pollution de l'agriculture américaine jusqu'en Europe par exemple. Le problème est global. On interpelle là-dessus car, finalement, rencontrer cette nature, c'est aussi comprendre notre fonctionnement. » La quête du sauvage s'immisce alors dans la vie des acteurs locaux comme les whales watchers (observateurs de baleines) ou les pêcheurs, comme dans celle des espèces sous-marines qui peuplent ces eaux d'un bleu-noir. « On montre une cohabitation homme-animal plus sereine que chez nous, plus libre. Elle est moins balisée puisqu'on a tendance à utiliser la nature à notre compte. » Le champion s'est donc confronté aux véritables champions des océans : les baleines et les orques. L'apnéiste, qui avait déjà plongé avec des grands requins blancs, reste marqué par cette expérience nouvelle. « Un instant, je me suis retrouvé sur le trajet de huit baleines qui passaient juste en dessous de moi. On se sent tout petit et on prend conscience que nous ne sommes vraiment pas des animaux aquatiques. Parce que malgré des dimensions hors normes, elles se meuvent avec grâce et élégance. » Des interactions toujours vécues dans

**« LORS DES PLONGÉES NOCTURNES, DES FANTASMES LIÉS À LA PRÉSENCE
DE CES GRANDS ANIMAUX SURGISSENT.
ON SE CONFRONTE À SES PEURS, FONDÉES OU INFONDÉES »**

un sentiment de sérénité, sans néanmoins l'empêcher de nourrir quelques appréhensions. « Lors des plongées nocturnes, avec l'obscurité, des fantômes liés à la présence de ces grands animaux surgissent. On se confronte à ses peurs, fondées ou infondées. Elles se sont effacées petit à petit et d'ailleurs, elles étaient souvent chimériques. Ce fut un véritable challenge », se remémore le président du Massilia Sub, son club d'apnée. Le compétiteur apprécie ce genre de défis, nombreux lors du tournage.

Physiques d'abord. Difficile de rester dans une eau froide pendant plusieurs minutes. Symboliques ensuite. Se défaire de l'image monstrueuse suscitée par ces cétacés. Pratiques enfin. Le plus compliqué, en somme. « Il fallait rentrer dans la peau d'un personnage.

Je jouais certes mon propre rôle mais je devais transmettre un message. Il a donc fallu se concentrer, aller au contact des gens sur place, membres à part entière du film et expliquer la raison de notre présence. » Un aspect cinématographique que connaît Morgan Freeman. Moins Morgan Bourc'his, qui avait jusqu'à présent goûté à un rôle de doublure d'Eddy Mitchell pour les cascades aquatiques du film *Les Vieux fourneaux*. « Ça m'a donné envie de poursuivre dans cette voie d'exploration, de participer à l'écriture, de donner un visage à un territoire. Je suis impliqué dans des projets qui vont se dérouler sur différents territoires français. Mais c'est encore secret », glisse-t-il dans un sourire malicieux. Secret dont seuls les fonds marins ont eu vent. 🐙





VIGIE EN VUE DE DISPARITION

Benoît Jenouvrier est l'un des six gardiens du phare de Cordouan, le seul encore habité en France. Un métier qui se perd mais dans lequel ce quadragénaire trouve sa bouffée d'oxygène.

Par Florent Larios - Photos : Lilian Cazabet

Benoît Jenouvrier sort d'un confinement d'une semaine, passé à sept kilomètres de la plage du Verdon-sur-Mer, en Gironde. Mains dans les poches de son épais manteau noir, il saute du bateau et aide ses colocataires à descendre les affaires embarquées pour son escapade au phare de Cordouan, dont il est l'un des gardiens. Oui, le pluriel est correct. *« Le côté solitaire n'est que de l'image. On est toujours en compagnie de quelqu'un, ici. »* Six personnes se relaient tous les sept

ou quinze jours par groupe de deux, afin de veiller sur cette tour construite entre 1584 et 1611.

Un édifice classé monument historique en 1862 qu'il faut entretenir : *« On est plutôt des hommes de ménage »*, sourit le natif de l'île d'Oléron. Souhait d'Henri III et d'Henri IV, le phare symbolise la royauté de l'époque. La seule vigie de France qui abrite chapelle et menuiseries de grande valeur. *« Quand on repeint les boiseries par exemple, on doit obtenir l'aval de l'architecte des monuments historiques. »* Autant dire qu'ici, en dépit de chambres individuelles, poser une tapisserie à fleurs est proscrit.

À côté de ces activités de ménage et de bricolage, le barbu de 42 ans profite de son temps libre à Cordouan pour s'exercer à la sculpture et s'aérer aux abords du bâtiment. *« Le phare est situé sur un haut-fond, donc on peut se promener à marée basse. »* Des balades partagées à coup de photos sur la page Facebook, Gardiens Cordouan, suivie par plus de 14 000 abonnés.

« Gardiens de musée »

Des avantages rendant le *« job facile à vivre »* pour ce papa d'une fille de six ans, qu'il rejoindra quelques heures après son arrivée sur le quai du port. La première fois qu'il a posé le pied sur cet embarcadère avant de rallier sa maison maritime, c'était en 2012. *« J'avais envie de changer d'air, après 15 ans en tant qu'électricien. Puis j'ai entendu dire qu'un poste se libérait à Cordouan »*, se souvient Benoît Jenouvrier. Il est alors engagé par le Smiddest (Syndicat mixte pour le développement de l'estuaire de la Gironde), gestionnaire du monument. L'aventure ne devait durer qu'un an. *« Au final, j'en suis presque à neuf »*, s'amuse-t-il. Aujourd'hui, il est le doyen des gardiens du plus vieux phare de l'Hexagone, également le dernier à accueillir des locataires. *« À marée basse, il est possible d'accéder au bâtiment en bateau. Il faut donc le surveiller. »* Et éviter des intrusions, le public n'étant le bienvenu qu'en période estivale, durant laquelle les gardiens se muent en guides touristiques la journée. Une polyvalence qui cristallise des critiques. Jean-Christophe Fichou, professeur agrégé d'histoire à Brest et spécialiste des phares, a réalisé plusieurs ouvrages sur ces constructions aiguilleuses

des mers. L'enseignant ne voit pas en ces hommes « de vrais gardiens mais plutôt des gardiens de musée ». Une distinction incomprise par Benoît Jenouvrier. « On peut m'appeler le concierge du phare, je n'en ai absolument rien à secouer. La seule chose que l'on ne fait pas par rapport aux anciens, c'est démarrer la lampe. »

Pourvu d'un statut officiel en 1806, le métier a connu de profondes évolutions techniques. Les innovations concernant l'allumage des lampes (utilisation de gaz à huile, puis de pétrole...) connaissent un tournant à la fin du XIX^e siècle et l'installation – timide – de l'électricité dans les phares français. Environ 50 ans plus tard, l'électronique débarque. Débute alors le phénomène d'automatisation. La mise en route des projecteurs des océans commence à s'opérer depuis la terre ferme, dans les centres des Phares et balises, le service de l'État chargé de gérer ces vigies marines depuis plus de deux siècles.

Une automatisation à l'origine de l'extinction des gardiens, mais aussi de nouveaux emplois à terre. Un processus de destruction créatrice, conceptualisé par l'économiste américano-autrichien Joseph Schumpeter, reflet de la société moderne. « Sans vouloir paraître acariâtre, c'est quelque chose que je déplore », confesse « Ben », faisant référence à des métiers disparus ou destinés à s'évanouir. Les caissiers de supermarchés, remplacés peu à peu par des bornes libre-service ou bien ceux des péages d'autoroute. Cordouan incarne alors une pause dans tout ce chambardement contemporain. « C'est ce que je cherchais à travers ce poste. Être un peu

hors du temps. On vit sans montre, uniquement à l'heure des marées. Ça fait du bien de sortir de notre civilisation moderne. J'ai l'impression de poser mon cerveau ici », philosophe l'Oléronais, la tête couverte d'un bonnet qu'il ne préfère pas enlever devant l'objectif du photographe, « sinon mes cheveux partent dans tous les sens ».

Perte de reconnaissance

De nos jours, le statut officiel de gardien de phare a disparu. Auparavant, l'État formait des gardiens qui sont, après l'électrification des édifices, devenus électromécaniciens. Avec l'automatisation, cette formation publique a été arrêtée en 1991. Logique pour Jean-Christophe Fichou. « Un diplômé de BTS électronique est en mesure de réparer les lampes maintenant. Plus besoin d'apprentissage particulier. Cela rentre dans un processus de réduction des coûts. » Plusieurs anciens gardiens ont donc été réaffectés au sein des Phares et balises. Au-delà de la suppression du statut, le métier a perdu en reconnaissance. Le service de l'État n'a pas souhaité « communiquer sur la profession ». Il explique préférer mettre en avant « d'autres emplois » générés par l'entretien des phares.

Benoît Jenouvrier entend la position des Phares et balises, non sans une pointe d'amertume : « C'est normal qu'ils refusent d'en parler. Ils n'ont plus de gardien et c'est leur choix. Après, je ne peux trop rien dire. Déjà, pour tous ces gens-là, on n'est même pas des gardiens de phare. » Peut-être pas selon les critères du métier d'antan, plutôt d'après ceux des temps modernes. 🐚

UNE AUTOMATISATION À L'ORIGINE DE LA DISPARITION DES GARDIENS



SOURCIER À LA BAGUETTE

Louis-Marie Gaborieau est sourcier en Vendée depuis plus de 40 ans. Ses réussites pour capter des sources d'eau, à l'aide d'une simple baguette et d'un pendule, lui ont forgé une réputation qui dépasse les frontières de son département. Passionné et cocasse, il démystifie son métier.

Texte et photos : Camille Ducrocq

Il est 10 h 10. Louis-Marie Gaborieau est en retard. « *De toute façon, je suis toujours en retard, je suis né en retard. L'avantage, c'est que je mourrai en retard !* » balance-t-il de sa voix grave, avant d'éclater de rire. Louis-Marie est ce que l'on peut appeler un bon vivant qui, de son propre aveu, aime bien « *déconner* ». Mais il va devoir rapidement reprendre son sérieux et faire preuve de concentration. Il a rendez-vous chez un agriculteur de Saint-Georges-de-Montaigu, en Vendée. Ce dernier voudrait creuser un puits mais, pour en déterminer l'emplacement, il a besoin de savoir où se trouve l'eau. C'est là qu'intervient

le sourcier, Louis-Marie Gaborieau. À 66 ans, le Vendéen pratique cette activité depuis plus de 40 ans. Sa réputation n'est plus à faire dans la région.

Ce matin-là, malgré son léger retard, il propose ses services à « *l'ami d'un ami* ». Chaussé de bottes de sécurité, il descend de son véhicule pour saluer son client. « *Alors, c'est où que tu veux faire un puits ?* » l'interroge-t-il aussitôt, décontracté. L'agriculteur l'escorte jusque derrière son champ. L'herbe, encore gelée, craque sous les pieds. Louis-Marie est un homme corpulent, il avance, concentré et d'un air assuré. Il boite, depuis un accident de produits chimiques quand il était jeune. « *Là, je crois qu'il y a de l'eau* », lui fait signe son client. Mais Louis-Marie est déjà entré en action. Pour détecter les cours d'eau, il se sert de deux objets : une baguette, qui n'est autre qu'une branche fourchue en forme de V, et un pendule en laiton. Il s'arrête, les deux pieds plantés dans le sol. La chaîne du pendule entre les dents, une branche de la baguette dans chaque main, paumes vers le ciel, qu'il écarte légèrement pour la positionner face au sol. Puis il procède à un « *balayage* »,

de gauche à droite. À mi-chemin, la pointe se lève et se retourne complètement. Ses poignets n'ont pas bougé. Louis-Marie répète la manipulation, plusieurs fois. « *Là, tu as un courant dans cette direction* », assure-t-il en pointant du doigt ladite orientation. Pour confirmer, il balance son pendule et celui-ci change de direction quand une ligne d'eau passe sous les pieds. « *Oui, c'est ça, dans ce sens-là* », affirme-t-il, sans une once d'hésitation. « *À quelle profondeur ?* » l'interpelle l'agriculteur. Louis-Marie reprend la position, le bras gauche tendu dans le sens du courant qu'il vient de détecter. Dans sa main droite, il fait tourner son pendule avant de le laisser tourner. La tête baissée, il compte le nombre de tours jusqu'à ce que son pendule s'arrête. « *Six mètres et demi* », annonce-t-il.

Une histoire d'ondes

La scène impressionne par sa dimension magique et mystérieuse. « *Alors que pas du tout, rétorque l'intéressé. Le sourcier n'est pas un sorcier. Il n'y a rien d'extraordinaire dans ce que je fais. D'ailleurs, tout le monde peut être sourcier.* » Il explique : « *L'eau, c'est un conducteur de courant, comme l'Homme. Celle qui est souterraine se faufile dans les failles des roches. Quand on est sourcier, on réagit avec les ondes telluriques, c'est-à-dire de la Terre. Autrement dit, c'est la réaction du magnétisme de l'Homme sur le magnétisme terrestre. Or, tout le monde en émet mais certains sont plus sensibles que d'autres.* » Son expérience lui a permis d'être de plus en plus précis sur la profondeur et le débit de l'eau. « *En faisant mon balayage, c'est un peu comme si je devenais une antenne et que je cherchais à capter la radio. Quand ma baguette se lève, c'est que mon magnétisme réagit avec celui qu'émettent les roches. Donc je ressens les points où l'eau s'accumule.* » Et pour prouver qu'il ne dit pas « *de conneries* », il prend l'exemple des méthodes du 🍀🍀🍀



Bureau de recherches géologiques et minières français (BRGM) : « Ils se servent de la mesure électromagnétique pour cartographier notre sous-sol. Eux, ils utilisent des machines. Moi, c'est mon magnétisme. »

Louis-Marie est un passionné. Pourtant, c'est un peu par hasard qu'il découvre sa forte sensibilité aux ondes telluriques. Il est âgé d'à peine 20 ans et fait des études agricoles. Son père, agriculteur, fait appel à un sourcier, le frère Gabriel. « Pour déconner, j'ai pris sa baguette et je me suis amusé à faire comme lui. Puis la baguette s'est mise à bouger. Je ne m'y attendais pas. » Frère Gabriel, impressionné, lui assure qu'il a du talent, qu'il pourrait être un bon sourcier. Il propose de le former. Son père l'encourage mais le jeune homme hésite. « À cet âge-là, on s'intéresse au foot, aux copains et aux filles. » Il finit par accepter, pour tester. « Je me suis hasardé à faire des trous un peu partout pour voir si j'avais raison et ça marchait. » Il commence à se faire un nom. Il travaille pour quelques foreurs et affiche des résultats fiables. « Rapidement, j'ai été appelé en urgence à Calvi pour rattraper une importante opération de forage ratée. Et j'ai réussi. C'est par la reconnaissance des foreurs que je suis devenu véritablement sourcier. »

Un sourcier pas sorcier

Sa zone d'intervention dépasse rapidement le département : Loire-Atlantique, Maine-et-Loire, Morbihan, Sarthe, Ille-et-Vilaine... Il exerce aussi à l'étranger, comme en 2016, lorsqu'une association béninoise le sollicite pour identifier des points de forage. En 40 ans d'activité, Louis-Marie en a « fait des sources ». Il peut même se féliciter d'être intervenu sur des projets d'envergure : « Le jardin des plantes et

« SI VOUS RENCONTREZ UN SOURCIER QUI VOUS DIT QU'IL N'A JAMAIS FAIT D'ERREUR, C'EST UN MENTEUR »

l'hippodrome de Nantes, c'est moi. Les golfs aussi. » Les sourciers sont davantage sollicités l'été, notamment en période de sécheresse, mais Louis-Marie assure qu'il pratique toute l'année, « toujours prêt à rendre service ». Il travaille essentiellement pour des entreprises de forage mais également pour des sociétés d'arrosage, de pompistes ou des particuliers, souvent grâce au bouche-à-oreille. À force d'expérience, Louis-Marie a appris à « connaître les pièges du sol et sa géologie. Je suis l'un des rares à pouvoir capter une source en zone calcaire. » Son expertise lui a permis de développer sa sensibilité. « Aujourd'hui, c'est comme si j'avais une vision de notre sous-sol. » Là où n'importe qui voit de l'herbe, Louis-Marie voit des cours d'eau.

L'une des principales qualités du sexagénaire est son humilité. « On ne me verra jamais dire "je suis le meilleur", je préfère "expérimenté". Parce que même si je suis un très bon sourcier, j'ai aussi connu des échecs. »





« QUAND IL N'Y A PAS D'EAU, IL N'Y A PAS D'EAU. JE NE SUIS PAS MIMIE MATHY OU JÉSUS, JE NE FAIS PAS DE MIRACLES ! »

Il poursuit : « *Ce métier, c'est comme une aventure humaine, on peut commettre des erreurs. Et c'est d'autant plus le cas dans mon activité puisque ce n'est pas une science exacte. Même les chercheurs en hydrologie peuvent se tromper. Si vous rencontrez un sourcier qui vous dit qu'il n'a jamais fait d'erreur, vous avez affaire à un menteur.* » Et quand il se trompe, Louis-Marie est particulièrement contrarié. « *J'ai l'impression de tromper mon client, de passer pour un escroc. J'ai beau déconner, je suis quelqu'un d'honnête. Quand je peux, je reviens sur le terrain un peu plus tard. Parfois ça marche, d'autres fois pas du tout.* » À quoi sont dus les ratés ? « *Soit c'est physique, par exemple parce que je suis confronté à des roches métallifères qui enferment les ondes. Soit c'est psychologique, souvent lié à un excès de recherches. À la fin, je suis épuisé donc je me trompe. Et je doute. Alors que l'une des principales qualités d'un sourcier, c'est d'être sûr de soi.* » Et d'ajouter, dans son franc-parler : « *Par contre, s'il n'y a pas d'eau, il n'y a pas d'eau. Je ne suis pas Mimie Mathy ou Jésus, je ne fais pas de miracles !* » Aujourd'hui, Louis-Marie admet

qu'il n'a plus la même niaque qu'à ses débuts. Il faut dire que jusqu'en 2015, il cumulait deux activités. En parallèle de ce métier particulier, ce fils d'agriculteur a suivi les pas de son père. Avec sa femme et un associé, il a monté un groupement agricole d'exploitation en commun (GAEC). « *Je me levais à 5 heures, je travaillais à la ferme jusqu'à 8 heures et après, je partais faire des sources jusqu'au soir.* »

Au moment de la retraite, il a vendu sa ferme mais a continué son activité de sourcier. Il pourrait bientôt raccrocher la baguette et le pendule. « *Je commence à lever le pied. Je sens que ça impacte ma santé. Et j'aimerais bien profiter davantage de mes enfants et mes cinq petits-enfants.* » Quand il sera l'heure, Louis-Marie pourra se satisfaire d'avoir su transmettre son savoir. « *J'ai formé des jeunes, des moins jeunes. C'est un devoir humain de léguer ses facultés.* » Symboliquement, il léguera son pendule, hérité de son formateur, frère Gabriel, qui se transmet de sourcier en sourcier depuis le XIV^e siècle. 🐾

LES PIEDS DANS L'OR



Il a sillonné les fleuves du monde entier à la recherche de pépites, mais l'orpailleur de 48 ans partage aujourd'hui sa passion en Ariège, sa terre natale. Il y pratique de façon traditionnelle une activité de plus en plus réglementée.

Par Maud Cazabet - Photos : Lilian Cazabet

Il semble tout droit sorti d'une autre époque. Pas de téléphone portable, une maison perdue au fin fond des Pyrénées, engoncé dans sa veste polaire et ses bottes imperméables, David Bruno baigne dans un univers fantasmé : il est chercheur d'or. Pourtant son quotidien est loin d'être glamour. *« Ça a un côté magique, mais ça ne rend pas riche, et c'est épuisant »*, prévient-il d'emblée. Passer une journée dans de l'eau glacée, le dos voûté, à creuser des trous d'un mètre cube au milieu des cailloux, cela peut vite décourager quand on rentre chez soi bredouille. *« Ceux qui veulent gagner de l'argent avec l'orpaillage, on les voit un week-end et ils disparaissent vite des cours d'eau »*, sourit

David, qui partage son savoir-faire aux Forges de Pyrène, un site touristique ariégeois dédié aux métiers d'antan. Malgré les dizaines de pépites qui décorent sa demeure, l'aventurier n'a pas encore trouvé le filon. *« Aujourd'hui, en France, personne ne vit de la recherche d'or en rivière. Il n'y en a pas en quantités suffisantes pour en tirer un revenu décent. Cette année, j'en ai trouvé quatre grammes, si je les vendais j'en retirerais à peine 120 euros. »* Alors plutôt que de se séparer de ses paillettes, le montagnard les collectionne ou les taille pour les offrir à ses neveux : *« Elles ont une valeur sentimentale davantage que financière »*, confie-t-il avec un fort accent du Sud-Ouest.

Enfant, le petit David était déjà fasciné par les minéraux. Au lycée, alors qu'il doit réaliser un exposé sur le film *Germinal* (1993), adapté du roman de Zola, il décide d'orienter son travail sur les ressources minières d'Ariège et se rend compte que les eaux qui l'entourent sont historiquement riches en or. Ni une ni deux, il se procure une batée, l'instrument traditionnel des orpailleurs ressemblant à un chapeau chinois, et se rue dans la rivière en bas de chez lui. Au bout d'une heure, il déniché sa première paillette. *« J'enlevais grain de sable par grain de sable pour ne pas la perdre et j'ai couru la montrer à tout le monde. Personne n'était sûr que ce soit vraiment de l'or »*, se souvient-il les yeux rieurs. Depuis 30 ans, il écume les torrents pyrénéens à l'affût du moindre scintillement. L'or peut être partout, mais comme il est sept fois plus lourd que le sable, il a tendance à descendre en profondeur et à se faire recouvrir par les autres minéraux.

« Certains orpailleurs plongent avec combinaison et masque pour fouiller les fonds des ruisseaux », remarque David. Lui, brave le courant armé d'une simple pelle, d'une batée confectionnée à la main et de beaucoup de patience. Le passionné perpétue une tradition qui remonte à l'époque gallo-romaine en Ariège. L'orpaillage a probablement donné son nom au département : il serait issu du latin « aurigera » et qui signifie « charrie de l'or ».

« Des milliers d'années de pratique n'ont pas épuisé la ressource aurifère sur place car la recherche et la récolte se font à petite échelle et qu'il pleut abondamment dans ce coin des Pyrénées », note-t-il. L'orpaillage des temps modernes est bien l'un des rares à accueillir avec excitation les crues et pluies diluviennes : elles créent du mouvement dans les ruisseaux et peuvent dégager le fameux métal jaune.

Sur les traces des pionniers

Rapidement, les eaux françaises ne suffisent plus à combler la soif d'aventure du jeune homme. En 1994, il participe à son premier championnat du monde d'orpaillage, en Autriche. Deux ans plus tard, il retente sa chance dans le grand nord canadien. *« J'y suis retourné hors compétition pour le plaisir de suivre les traces des premiers chercheurs d'or. »* Sa batée bien calée dans un canoë, il descend 800 km du fleuve Yukon, empruntant un chemin historique de la ruée vers l'or, à la recherche de pépites et de sensations. Son amour des pierres précieuses le conduit également à Madagascar pour le saphir rose, en Afrique-du-Sud et en Australie. *« Là-bas, le véritable trésor, ce n'est pas l'or, mais l'eau. C'est pourtant au pays des kangourous que j'ai trouvé ma plus grosse pépite, de 11,3 grammes. Et pour la seule fois de ma vie, j'ai utilisé un détecteur de métaux que j'ai échangé à un autre orpailleur contre de l'or avant de reprendre l'avion. »* En France, comme les paillettes d'or sont très petites, elles ne sonnent pas au détecteur,

contrairement aux déchets qui polluent les rivières et le font biper pour rien. Ces expéditions lui ouvrent les yeux sur les ravages de l'orpaillage industriel : au Canada, ou en Guyane française, les pelles mécaniques et les produits chimiques détruisent le paysage pour un profit à court terme. Mais dans l'hexagone, des règles encadrent cette activité de loisir. Les outils motorisés sont par exemple interdits pour récolter le métal jaune. En Ariège, depuis 2020, un seul cours d'eau est autorisé pour chercher de l'or : le Salat. Au risque de concentrer dans une même zone tous les orpailleurs de la région.

« D'autant qu'on n'a le droit de chercher de l'or que du 1^{er} mai au 31 octobre pour protéger la période de pondaison des poissons. En remuant les alluvions on pourrait les asphyxier », reconnaît David, peu contrarié par cette mesure. Jusque-là, son temps libre est consacré à la pêche dans les lacs de montagne, une religion qu'il pratique avec autant de ferveur que l'orpaillage. *« La majorité des chercheurs d'or ont choisi cette activité de plein air pour le rapport à la nature. Ils respectent le milieu aquatique »*, tient-t-il à souligner. L'eau, il la scrute au quotidien : *« Je passe ma vie au bord de l'eau. J'ai acheté ma maison à quelques mètres d'un torrent, l'Arget, pour pouvoir observer la faune, la flore et les minéraux qu'il abrite. »* Là où l'on ne voit que des cailloux, son œil aiguisé distingue des schistes et des quartz. À leur forme, il juge si le courant les a usés en les déplaçant et peut remonter le cours du ruisseau pour trouver un filon d'or. *« Quand on sait lire le paysage, on comprend comment les éléments ou les hommes l'ont façonné. En France, nous n'avons pas de cours d'eau sauvages comme j'ai pu en explorer en Alaska. Nos rivières ne grattent pas sur les côtés pour s'étendre. Elles sont structurées par des pierres empilées par nos ancêtres »*, détaille David, songeur. Face aux sommets enneigés, les pieds dans une eau chargée d'histoires et de pépites, il ne changerait pas son quotidien pour tout l'or du monde. 🐼



FACE À LA MER

Ancien architecte naval et actuellement propriétaire d'un bar de pêcheur, sur la falaise d'Ault en Picardie, Gérard Pailloux est passionné par l'eau. Il vit face à la plage, à défaut de pouvoir habiter sur la mer.

Texte et photos : Sandra Favier

Gérald Pailloux a tout du vieux loup de mer quand il débarque devant la gare d'Abbeville, à 30 kilomètres d'Ault sur la côte picarde : une démarche nonchalante, une silhouette dégingandée mais des bras costauds, le crâne rasé et un bonnet enfoncé jusqu'aux oreilles. Un poil anticonformiste, il ajoute à sa panoplie du presque parfait marin-pêcheur, un caban de ville noir immaculé jeté sur une chemise qu'il boutonne

jusqu'au cou. Comme un homme de la mer que la terre aurait repris trop longtemps. De la même manière, son bateau de pêche est rangé derrière sa maison. Entretenu mais désespérément sec. « La Flibustière » est perchée tout au bord de la falaise.

À 13 heures ce jour-là, la mer n'est déjà qu'à une dizaine de mètres de ses fenêtres salées. Mieux encore, à marée haute, « on s'y sent comme dans une cabine de bateau », s'extasie le gamin en lui. Né à Dieppe, Gérard passe son enfance chez ses grands-parents à Auville, une petite bourgade normande enfoncée dans les terres. Loin de la mer, ses jeux d'enfant mettent pourtant toujours en scène un bateau en plastique : « Même si j'avais habité en pleine campagne, j'aurais fait venir un bulldozer pour avoir un lac devant chez moi. »

L'éternel marin sans âge

Aujourd'hui, il a la Manche pour « lac devant chez lui » et la plage pour « très grand jardin ». Gérard a entièrement rénové cette bâtisse, qu'il a achetée il y a 15 ans sans la visiter. Parce qu'une « maison au bord de la mer, sans rien qui ne la sépare de la plage » était son rêve d'enfant. Il a bien pensé à la revendre, une fois, pour vivre sur un grand voilier mais

il a estimé qu'il ne pouvait pas imposer ses choix de vie atypiques à son fils Nelson, alors très jeune et né d'une première union, et à sa compagne Hélène, qu'il venait de rencontrer. Gérard Pailloux, c'est aussi cela : savoir endormir ses rêves pour ses proches, savoir aussi s'effacer devant l'autre. « Je parle très peu de moi parce que je considère que celui qui disserte sur sa vie ne s'intéresse pas aux autres. » Un comble pour cet homme que la voix grave, abîmée par la cigarette perpétuellement pincée entre ses lèvres, impose dans n'importe quelle conversation.





Cette discrétion lui viendrait de son ancien métier : architecte naval. « *Parce que c'était original, j'avais tendance à attirer beaucoup de curieux ; alors pour être tranquille, je ne disais rien* », raconte celui qui refuse de dire son âge. Pas par pudeur mais par jeu, parce qu'un ami a une fois posé la question entraînant les réponses hasardeuses de l'assemblée. En insistant un peu, Gérald balance, bravache et rieur : « *C'est une omerta qui tient depuis des années, alors tu te démerdes !* » Il pourrait avoir 45 ans – père d'un second fils d'à peine trois ans, né de son histoire avec Hélène – comme près de 60 tant il a vécu mille vies. Devant sa bande d'amis, réunie ce samedi soir pour partager une bière à « la Flibustière », Gérald semble avoir tout connu et endosse ce rôle du grand frère grincheux mais bienveillant. Il a installé un pub à l'entrée de sa maison mais ne se définit pas pour autant comme patron de bar, plutôt comme « *homme libre* ». Séparé du salon par un unique couloir étroit, le pub est sombre, bien qu'encadré par de larges fenêtres, parce que rempli d'objets, de livres, de bibelots et de bateaux. En face, la mer.

Et au centre de la pièce, une cheminée donne la sensation d'être à l'abri de la fureur des vagues. C'est aussi cela que Gérald apprécie dans l'eau : « *Le côté viril de la mer, quand tu prends tout dans la gueule.* » Ancien militaire, tireur aguerri et proche des forces de l'ordre, Gérald a « *des valeurs* » qu'il reconnaît être « *un peu vieux jeu* ». Elles sont traditionnelles et patriotiques, aux accents – sinon machistes – largement patriarcales. Un trait de caractère qui s'efface au contact de sa compagne et de ses deux fils.

Pas un littéraire, ni un intello

Ce soir-là, les amis ne s'attardent pas et c'est Gérald qui prépare le repas : du poisson, pêché le jour-même par son fils Nelson, 16 ans et mordu, comme lui, de la mer et de ses ressources. S'il est heureux de lui avoir transmis sa passion, il reste soucieux que son fils trace sa propre route. « *Avant, il voulait entrer dans la Marine comme moi, je craignais qu'il reproduise mon parcours. Mais il a trouvé sa voie et a de bonnes notes à l'école.* » À l'inverse, Gérald estime n'être ni un littéraire, ni un intellectuel. Enfoncé dans le vieux canapé en cuir du salon, il partage l'une de ses théories sur la décoration. Il explique, les yeux dans le

« J'AI DE L'EAU DE MER QUI COULE DANS LES VEINES »

vide et les mains qui battent l'air, que tous les intérieurs se ressemblent : « *Les murs sont blancs et tout est bien rangé. Parfois, cela me désintéresse de la personne.* »

Peut-être est-ce là une tentative de justification de sa propre définition du rangement. Là où beaucoup verraient du désordre – à se frayer un chemin entre une paire de chaussures et des cubes de jeu éparpillés –, lui veut y voir « *des tranches de vie* ». Les étagères croulent sous les maquettes de bateaux et autres représentations navales. Les nombreux voiliers révèlent, à qui sait y prêter attention, le « *premier amour* » de Gérald. « *La voile me donne le goût de l'aventure et me procure le sentiment agréable de me déplacer silencieusement.* » Une poétique contradiction pour celui qui ne cesse de parler que quelques secondes d'affilée quand il est plongé dans la société terrestre. Ses mots un peu clichés, prononcés sur le parvis de la gare d'Abbeville, prennent finalement tout leur sens : « *J'ai de l'eau de mer qui coule dans les veines.* » 🐙



**Quitter la terre ferme pour le plaisir ou le travail.
Pêcheurs, navigateurs amateurs ou expérimentés
témoignent de leur vie sur l'eau.**

EAU LARGE



A photograph of a sailboat on the ocean at sunset. The sun is low on the horizon, casting a warm glow over the water and sky. The sailboat's mast and boom are visible in the foreground, with a small flag attached to the mast. The water is dark with some whitecaps.

L'ODYSSÉE PLAISANCE

Ils ont mis les voiles à l'arrache et sont partis au large. Suivant leur bonne étoile, trois marins d'eau douce ont tenté la navigation en haute mer. Les récits de Charles, Laurie et Alain s'entremêlent.

Propos recueillis par Clara Hage - Photos : C. Guilbeault, L. Malarte et A. Laplanche



Laurie Malarte

« LES MASQUES TOMBENT AU BOUT DE 15 JOURS »

« Originaire de Marseille, je faisais de la voile avec des amis pendant mon temps libre. Par la suite je me suis retrouvée à Paris, très loin de la mer. J'ai rapidement eu une forte envie d'aventures, qui avait du mal à se concrétiser. Pour voyager comme je l'entendais, il fallait que je parte longtemps et loin. À force d'attendre des amis disponibles pour partir avec moi, j'ai perdu patience et j'ai préféré me lancer sans eux. Mais j'aimais l'idée de la co-navigation. J'ai toujours eu des marins à côté de moi donc je n'ai pas eu besoin d'apprendre à naviguer seule.

La traversée de l'Atlantique est longue, c'est une épreuve d'introspection. On imagine quelque chose de dangereux mais ce n'est pas le cas. En revanche, il faut être entouré de gens qu'on apprécie, ne pas chercher à cacher quoi que ce soit parce que les masques tomberont de toute façon au bout de 15 jours. On ne peut rien cacher en mer. Le temps est long, il faut apprendre à vivre avec l'ennui. Au bout d'un moment, tu te rends compte que tu n'attends plus. Il y a vraiment quelque chose qui se passe avec soi-même.

Finalement, on s'aperçoit qu'il est possible de passer une heure à ne rien faire, juste à observer. Même la lecture ne me donnait plus envie. Sur terre, ça n'arrive pas. Notre espace de vie est étriqué, avec des contraintes. Sur une

transatlantique, la gestion des stocks est très importante. J'ai rencontré Charles Guilbeault sur cette route puis on a pris des voies différentes. Moi, je n'ai pas lâché, lui est retourné à terre. En ce moment je suis en Martinique, je vis sur mon embarcation. J'ai décidé d'en faire mon métier. Je transporte des passagers en vacances qui veulent visiter les îles en vitesse croisière. Ce qui me plairait encore plus, c'est de travailler sur un voilier transporteur de marchandises parce que je crois en ce genre de méthode pour l'avenir : une façon lente de convoier des choses, l'imprécision dans la durée du trajet...

Naviguer seule, je laisse ça à d'autres. Peut-être à 85-90 ans... Il faut de la confiance en soi pour être seule sur les flots. Pour le faire par pur plaisir, il faut avoir beaucoup de sagesse, sinon c'est un pari, un besoin d'accomplir quelque chose. En groupe, cependant, chacun a ses méthodes, sa façon de gérer son équipage. Quand on était sur l'Atlantique, pendant deux jours, personne n'a dormi à cause d'une casse sur le bateau. Pile au moment où j'allais enfin fermer l'oeil, un hublot a explosé sous la force d'une énorme vague. C'était la douche froide, j'ai passé les jours suivants à sécher la cabine. En revanche, je ne me vois pas revenir vivre sur la terre ferme. Parfois je pense à m'installer, entretenir un jardin, cultiver. Mais non. »

« GAMIN, J'AVAIS FAIT UNE SEMAINE DE CATAMARAN ET C'ÉTAIT TOUT »

Charles Guilbeault

« Je suis tombé dans la navigation complètement par hasard. Je vivais en colocation à Arradon (Morbihan) avec un ami qui prévoyait d'aller retaper un bateau en Nouvelle-Calédonie. J'avais 23 ans, d'autres plans en tête mais j'ai décidé de partir avec lui. À ce moment-là, je ne savais même pas si j'avais le mal de mer. Gamin, j'avais fait une semaine de catamaran et c'était tout.

Ma première expérience en haute mer, c'était donc dans le Pacifique. On a passé trois mois à réparer le bateau avant de nous lancer. Sauf qu'on est partis contre le vent, on l'avait en pleine face. Résultat : on a mis quinze jours au lieu de cinq pour faire Vanuatu - Futuna. L'objectif était de découvrir le Pacifique donc ça ne nous a pas déplu de faire un chemin plus long. On a passé un peu plus de neuf mois sur l'eau. De Nouméa, le but était de revenir en France mais il y avait trop de dégâts sur le bateau. On s'est fait peur plusieurs fois. Quand on a essayé d'aller à Tahiti depuis les Samoa, on s'est retrouvés à 300 km des côtes. Une cadène de pont qui soutenait le mât a cassé, il a fallu réparer en express. Si on n'a plus de mât, on n'a plus de voiles et comme on n'avait pas non plus de moteur... Ça aurait pu être désastreux. Mais je suis bricoleur et j'ai un bon instinct de survie. Pour la transatlantique, je suis parti en solitaire dans le sud du Portugal où j'avais rendez-vous avec quelqu'un rencontré sur Internet via un site destiné à trouver des coéquipiers. Ça a bien fonctionné au début puis c'est rapidement devenu compliqué. Ce n'est pas toujours facile de vivre en huis clos et je n'avais pas envie qu'il y en ait un qui finisse à la flotte. Aux Canaries, j'ai donc cherché un autre équipage. Une rencontre au bar le soir-même avec quelqu'un qui avait prévu de traverser tout seul m'a convaincu. On est arrivés en Martinique après 28 jours de traversée. Là encore, il y a eu des galères. Nous avons eu beaucoup de jours de pétrole (plus de vent ni de vague, ndlr). Nous n'avancions qu'à un noeud ! Le moteur était mort, il s'était rempli d'eau de mer. On voguait au gré du courant et normalement ce n'est pas un problème qui arrive : quand on traverse l'Atlantique en mode plaisance, le courant d'air des Alizés permet, de fin



novembre à février-mars, d'avancer avec le vent dans le dos. Avec 15 ou 20 noeuds de vent, ça file tout seul. Toutes les deux heures, nous nous relayions à la barre pour surveiller la direction.

En bateau, ce qui me plaît c'est d'être aux commandes de sa vie : si on ne veut pas le faire avancer, on ne le fait pas. Il y a aussi le contraste dingue d'être enfermé et en même temps d'avoir une immensité extérieure impressionnante, des couchers de soleil qu'on ne voit qu'en mer, des levers de lune, des nuits étoilées de fou... On voit la vie un peu différemment, il n'y a pas d'Internet, on se sent coupé du monde. Et puis il y a toujours des petits plaisirs sans savoir quand ils arriveront : voir 10 dauphins nager à la proue, une nuée de planctons fluorescents quand le voilier tape la vague ou prendre une douche sur le pont, en plein milieu de l'Atlantique, à coups d'eau de mer et de savon qui ne mousse pas à cause du sel. Mais également les galères du quotidien : essayer de se faire à manger quand ça tangué ou se prendre une cafetière sur le pied au réveil avec 50cl de café qui te tombe dessus. En plus, je flippe quand il y a trop de vent, trop de mer. Mais finalement, je n'ai jamais eu le mal de mer. »

« JE SUIS PARTI TELLEMENT À L'ARRACHE QUE JE N'AI PAS PRÉVENU MA MÈRE »

« J'avais 27 ans quand j'ai commencé à faire du voilier. J'ai grandi à l'intérieur des terres normandes et adolescent, j'étais très attiré par les îles tropicales, sans jamais penser aux bateaux. Dans les années 1980, le chanteur-navigateur Antoine est parti voguer et il est revenu avec des récits de voyages. Sa série de films *Îles était une fois* m'a beaucoup plu, j'ai voulu en savoir plus. J'ai aussi acheté *Vagabond des mers du sud* de Bernard Moitessier, l'histoire d'un type qui voyage les mains dans les poches, s'arrête pour gagner un peu de sous, puis repart. C'est comme ça que j'ai acheté mon premier voilier en 1997, un petit modèle en polyester de sept mètres, sans rien y connaître. Le jour où je l'ai acquis, c'était la première fois que je montais sur une embarcation de ce type. J'ai fait la côte normande et l'Angleterre avec un copain qui n'y connaissait rien non plus.

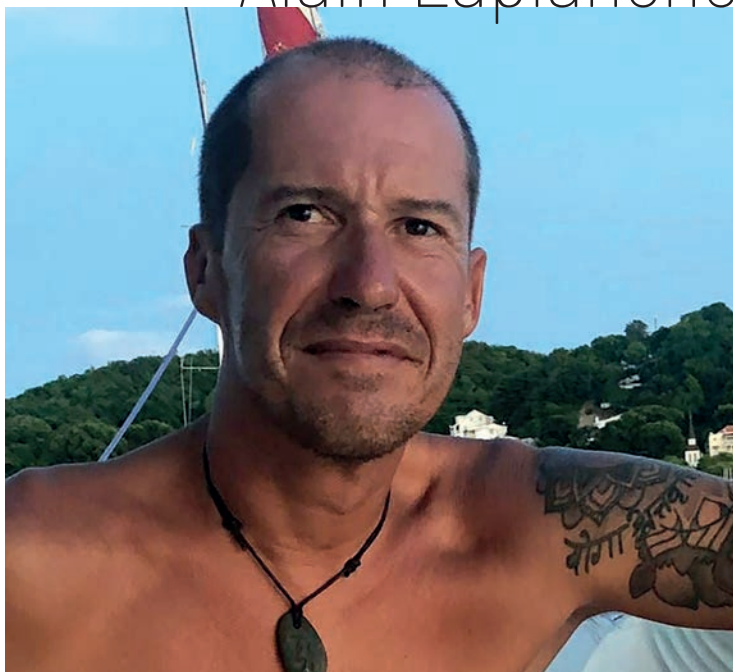
Ensuite j'ai passé un an en Floride, j'avais un visa de six mois que j'ai prolongé clandestinement. C'était en 2003, quand Bush a envahi l'Irak et que Chirac refusait de suivre. Les Français étaient assez mal vus aux États-Unis à cette période, donc je me suis barré avec mon voilier qui n'était vraiment pas en état de faire une traversée de l'Atlantique. C'était un vieux modèle sans moteur, sans électricité, aucun instrument à bord. De West Palm Beach en Floride, mon premier arrêt a été l'île de Madère. Ça m'a pris 64 jours au lieu de trois semaines. Comme il n'y avait pas d'instrument à bord ni de pilote automatique, j'ai été obligé de passer 14 à 15 heures par jour à la barre. Le reste du temps, je mettais mon bateau à la cape (régler son cap et sa vitesse par rapport au vent, à la mer et la houle) pour me reposer. Dans un coup de vent, j'ai perdu le mât arrière qui est tombé. J'ai dû passer une semaine à recoudre mes voiles à la main. Puis j'ai eu trois jours de tempête où je suis resté enfermé dans la cabine car les vagues risquaient de submerger le bateau toutes les deux minutes. Tout se casse la gueule et tu ne peux rien faire. Il ne faut plus bouger. Tu te pisses même dessus. J'avais juste une bouteille d'eau et un paquet de gâteaux secs. Un moment, j'ai vraiment pensé que j'allais y rester. Avec le recul, je ne le referai jamais dans des conditions similaires.

Je gère assez bien la solitude et mes proches sont habitués. Quand j'étais à terre c'était pareil, je partais des semaines en randonnée, tout seul. Là, j'étais tellement

parti à l'arrache que je n'avais prévenu personne, pas même ma mère. Je ne voulais pas lui faire peur. À Madère, ils m'ont vu arriver et ils ont eu tellement pitié de l'état de mon bateau qu'ils ne m'ont pas fait payer la semaine à la marina. Après, je suis allé à Dakar où je l'ai laissé pour retourner aux États-Unis en avion. Le plan était de rester six mois, se faire de l'argent et revenir à Dakar réparer mon navire. Mais en Floride, j'ai rencontré une Américaine avec qui je me suis marié au bout de neuf mois. Et le bateau est resté au Sénégal. J'ai passé huit ans sur la terre ferme. Après mon divorce, j'ai de nouveau ressenti l'appel de la mer. Je me suis racheté un bateau, le cinquième en tout. Je me balade avec, d'île en île. En parallèle, je suis prof de yoga.

Il y a un paradoxe dans la navigation : tu ne contrôles rien mais tu es entièrement responsable de toi-même. Tu ne peux pas tricher, soit tu sais, soit tu ne sais pas. Mais il faut aller vite, prendre des décisions. Même si je voyage le plus souvent seul, je ne me verrais pas faire le Vendée Globe. Je ne suis pas du tout dans l'esprit course. J'aime le voyage, passer du temps dans les endroits où je vais et rencontrer les gens. D'ailleurs, en 2002, de retour aux Antilles, je reconnais le bateau d'amis, rencontrés 10 ans auparavant sur les îles Canaries. On a fêté cette incroyable coïncidence en mangeant des langoustes fraîchement pêchées. C'est le privilège du marin qui prend son temps. »

Alain Laplanche



VIES FLOTTANTES

Par plaisir ou obligation professionnelle, certains Français partagent leur vie entre terre et mer. Batelier, navigateur ou capitaine, ils se livrent sur leur rapport particulier à l'eau.

Propos recueillis par Arnaud Déchelotte - Photos : Arnaud Déchelotte et Robin Christol

Kito de Pavant

navigateur

« Le bateau, c'est une drogue dure. Je passe environ six mois par an en mer. Ça n'avait pourtant rien d'évident, pour moi qui suis né en Dordogne, un département loin des côtes. Je n'avais aucune raison d'être marin. Lorsque mes parents ont déménagé au bord de la Méditerranée, j'avais une dizaine d'années. En arrivant là-bas, j'ai découvert la ligne d'horizon, cela m'a fasciné. Le petit enfant curieux voulait découvrir ce qu'il y avait derrière, alors j'ai commencé à naviguer. Ce que l'on ressent en mer est difficile à expliquer. Il y a d'abord une communion avec l'environnement, incomparable avec ce que l'on peut vivre sur terre, et un sentiment de liberté. Cela peut paraître curieux que la liberté prenne tout son sens dans un si petit endroit, confiné. C'est tellement magique qu'à peine débarqué, on veut y retourner. Pourtant, ce n'est pas naturel d'être au milieu de l'océan, on subit beaucoup d'événements, on se sent minuscule. Certains moments sont fabuleux et valent toutes ces difficultés. Un coucher de soleil sur la mer, un lever de lune, ce sont des merveilles que l'on garde précieusement. »



Marie-Madeleine Maris

habitante d'une péniche

« Mon histoire est intimement liée à l'eau. Je suis née à Port-la-Nouvelle, au bord de la Méditerranée, près de Narbonne. Mon frère était pêcheur. J'ai connu mon époux quand j'étais jeune, à 12 ans. Il est parti faire l'armée et à son retour, nous nous sommes mariés. Nous avions 18 ans et nous avons commencé nos années de mariniers. Nous achalandions des marchandises, en l'occurrence des céréales, sur le canal du Midi. J'aimais beaucoup cette vie, même si c'était un métier dur. Il faisait froid les hivers sans la cabine, à vide sur le bateau, pour pouvoir actionner les écluses à la main. Mais c'était passionnant. Malheureusement, cela n'a duré que trois ans, après quoi mon mari a perdu son emploi. Comme cette vie nous plaisait, nous avons décidé de continuer à vivre sur une péniche, alors que ce n'était vraiment pas prévu. Nous l'avons nommée *Elsa*, en hommage à notre petite-fille. Nous avons jeté l'encre aux Ponts-Jumeaux, à Toulouse. J'aimais la tranquillité du canal, son calme, profiter de sa lumière si spéciale. Grâce à ce métier, j'ai pu voyager. C'est cette liberté que je suis venue chercher en m'installant sur une péniche, ce sentiment de ne pas avoir d'attaches. À la mort de mon mari, il y a deux ans, je l'ai vendue. C'était dû de continuer sans lui. Cette aventure, c'était la nôtre. »



Baptiste Servières

capitaine dans une société de services maritimes

« Notre entreprise travaille avec les plates-formes pétrolières. Nous sommes basés à Marseille, de telle sorte que mon quotidien se partage entre le siège et les missions en mer, pendant huit semaines. Jeune, j'avais la chance de passer tous mes étés près de la mer, notamment en Corse. J'adorais le milieu marin, mais je n'avais pas imaginé en faire ma vie. Le déclic a eu lieu lors d'une banale traversée en ferry, pour rejoindre l'île de Beauté. Le commandant m'a fait visiter la passerelle et les installations, cela m'a donné l'envie de faire ce métier. Pourtant, je me destinais plutôt à des études de médecine. J'ai alors passé mon concours d'entrée pour l'École nationale supérieure maritime de Marseille. Les missions en mer, obligatoires pour valider mon brevet, m'ont définitivement convaincu. Cette vie est passionnante, il n'y a pas de routine, le cadre est superbe, bien que ce soit très fatigant. Nous travaillons 12 heures par jour lorsque nous sommes en mission, mais pendant nos plages de repos, j'aperçois parfois des baleines et des dauphins longer le bateau. C'est toujours aussi spécial. »

Calligrammes, **Guillaume Apollinaire**

À G. de Chirico.

J'ai bâti une maison au milieu de l'Océan
Ses fenêtres sont les fleuves qui s'écoulent de mes yeux
Des poulpes grouillent partout où se tiennent les
 murailles
Entendez battre leur triple coeur et leur bec cogner
 aux vitres
Maison humide
Maison ardente
Saison rapide
Saison qui chante
Les avions pondent des oeufs
Attention on va jeter l'ancre
Attention à l'encre que l'on jette
Il serait bon que vous vinssiez du ciel
Le chèvrefeuille du ciel grimpe
Les poulpes terrestres palpitent
Et puis nous sommes tant et tant à être nos propres
 fossoyeurs
Pâles poulpes des vagues crayeuses ô poulpes aux
 becs pâles
Autour de la maison il y a cet océan que tu connais
Et qui ne se repose jamais

GARDE LA PÊCHE

Au cœur de l'actualité avec le Brexit, la pêche est devenue un enjeu à la fois politique et économique. Boris Johnson en a fait un symbole d'indépendance britannique vis-à-vis de l'Union européenne. De quoi inquiéter les pêcheurs français qui avaient jusqu'ici accès aux eaux anglaises.

Texte et infographie par Guilhem Dorandeu

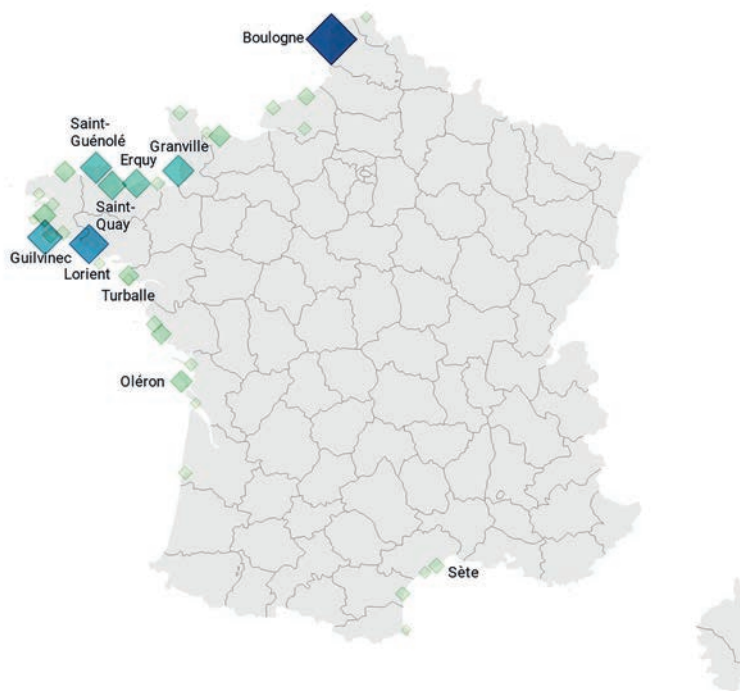
Boulogne-sur-Mer est le premier port de pêche français, mais souffre comme les autres du déclin des ressources marines. Entre 1995 et 2001, c'est près du quart de la flotte de pêche française qui a disparu. Avec la baisse des quotas de prises dans les eaux britanniques, les marins du nord de la France risquent de payer au prix fort le départ du Royaume-Uni. Pour assurer un maintien de la pêche dans les décennies à venir, l'Institut français

de recherche pour l'exploitation de la mer (Ifremer) définit les quantités d'espèces marines qui peuvent être pêchées sans mettre en danger leur reproduction. En 2018, 48 % des « stocks » étaient exploités de manière durable selon l'institut, contre 27 % qui faisaient l'objet d'une surpêche. Le quart restant représente des espèces en attente d'une évaluation. C'est en Méditerranée que les ressources halieutiques font l'objet de la

surexploitation la plus sévère. Mais dans les mers du nord de l'Europe, la situation n'est pas rose pour autant. La faute à une consommation irraisonnée qui ne fait que peu de cas du cycle naturel qui permet à la biomasse de se reconstituer. Les petits pêcheurs artisanaux souffrent le plus de cette surexploitation du fait des navires-usines. Ces mastodontes de la pêche privilégient avant tout la quantité, pour alimenter l'industrie et la pisciculture.

Principaux ports de pêche en France métropolitaine

Volume de poissons pêchés



La pêche en France c'est :

- ⚓ Environ 20 000 marins pêcheurs professionnels (en 2017)
- ⚓ 7 811 bateaux de pêche en 2017, dont près des trois quarts pratiquent la « petite pêche » (sur des petits chalutiers qui s'absentent moins de 24 heures et toujours dans la zone des 12 miles marins autour de la côte)
- ⚓ Deux milliards d'euros de vente par an environ
- ⚓ Plus de 170 000 tonnes de poissons vendues par des bateaux français, dont 30 % pris dans les eaux britanniques, un chiffre qui monte à 75 % pour les pêcheurs de Boulogne-sur-Mer

CARNET DE BORD

Florian, 35 ans, est matelot sur le Marie-Galante, un navire de « petite pêche » artisanale à Boulogne-sur-Mer. Il décrit son métier dans le premier port de pêche français où 32 000 tonnes de poissons sont embarquées chaque année.

Propos recueillis par Guilhem Dorandeu

« Je suis pêcheur depuis dix ans, et je travaille à Boulogne-sur-Mer depuis sept ans. Avant ça, j'ai fait trois ans à Lorient. C'est un métier que j'aime et que je voudrais pouvoir continuer le plus longtemps possible. C'est dur de tenir le rythme à la longue, c'est important d'être solide dans sa tête. C'est un domaine où il y a beaucoup de problèmes de drogue et d'alcool, contrairement à ce qu'on pourrait penser. Je connais pas mal de gars qui s'éclatent un peu la tête pour tenir mais je ne pense pas qu'on puisse durer comme ça.

On se connaît tous parce qu'on vit vraiment dans un autre monde. C'est difficile d'avoir une vie sociale, de ne pas voir sa copine et ses enfants. Je pense que c'est aussi pour ça que beaucoup de gens critiquent ce métier. Ils ont tendance à oublier qu'on le fait en respectant la nature. On ne pêche pas n'importe quoi n'importe quand. Par exemple en novembre, c'est le moment où on va pêcher le hareng. En été, c'est surtout les coquilles Saint-Jacques.

Je dois me lever aux alentours de trois heures du matin pour partir travailler. On quitte le port vers quatre heures et demie. On est trois sur le bateau, avec le capitaine et le mécanicien. Vu qu'on est une petite équipe, on ne peut pas trop se permettre de se partager les tâches. Il faut bien s'entendre avec ses collègues. Personnellement j'ai de la chance puisque Raymond, le capitaine, est un bon ami. C'est lui qui m'a appris le métier. Au départ je bossais sur des chantiers en Île-de-France, donc rien à voir avec la pêche. J'ai la chance d'avoir pu découvrir un peu la profession quand j'étais enfant grâce à mon oncle qui avait un chalutier à Lorient. Ça m'a plu tout de suite de pouvoir travailler dans la nature. Quand on est en mer on est tranquille, mais ça veut dire qu'on doit savoir tout faire soi-même. C'est pour ça aussi qu'il y a une vraie solidarité dans ce milieu.



On commence la journée en préparant le matériel et en vérifiant que tout est en état. Puis on prend la mer. Souvent, on boit le café ensemble en partant. C'est casse-gueule mais pour moi c'est le meilleur moment de la journée, parce qu'on ne sait pas encore du tout comment la marée va se passer. On reste souvent 10 ou 12 heures en mer, et on peut ramener jusqu'à 200 kilos de poissons, vendus le jour même à la halle.

C'est plus compliqué d'être pêcheur aujourd'hui qu'il y a 30 ans. Il y a moins de poisson, c'est clair, mais c'est aussi un problème d'organisation du travail. Déjà à cause des normes européennes qui font que tout est très contrôlé, la taille des prises, les quantités... Mais aussi à cause de l'Europe. Je comprends les Anglais qui ont voulu virer tout le monde de leur zone de pêche. Les Néerlandais et les Belges arrivent avec des bateaux gigantesques avec lesquels on ne peut pas rivaliser. Le risque pour nous, c'est qu'avec le Brexit, tout le monde vienne pêcher sur nos côtes. Nous on ne va pas dans les eaux britanniques, on n'y allait pas même avant le Brexit. Mais la plupart des pêcheurs vont y faire leurs marées.

On est de moins en moins à faire ce métier en France. Aussi parce que l'activité se transforme. On importe beaucoup plus de poissons qu'avant, beaucoup de gens finissent par bosser à l'usine pour traiter le poisson plutôt que de pêcher, parce c'est difficile d'être rentable. Aujourd'hui, Boulogne, c'est beaucoup plus la transformation que la pêche (avec 380 000 tonnes traitées par an, Boulogne est le premier centre de traitement européen). Il faut faire beaucoup de sacrifices pour pouvoir continuer ce métier. Moi je sais que je veux posséder mon chalutier dans quelques années, mais je ne sais pas du tout si je pourrai. »

EAUX TROUBLES



A photograph of a turquoise wave crashing against a rocky, brown cliff face. The wave is in the foreground, with white foam and splashes visible. The cliff face is in the background, showing a rugged, textured surface with some green vegetation. The overall scene is dramatic and captures the power of the ocean.

Entre migration et pollution, la mer est
au cœur des problématiques actuelles.
Face à ces enjeux, les institutions
semblent au creux de la vague.

FORTERESSE EUROPE



Confrontées, depuis 2015, à l'augmentation des contraintes réglementaires et à la criminalisation de leur travail, les Organisations non gouvernementales (ONG) profitent d'une timide amélioration en ce début d'année pour reprendre les opérations de sauvetage, en Méditerranée.

Par Maud Guilbeault et Guilhem Dorandeu
Photos : Laurin Schmid, SOS Méditerranée.
(Toutes les photos ont été prises lors d'une opération de sauvetage de l'*Aquarius*, en 2017)

L'*Ocean Viking* reprend la mer. Après avoir été retenu par les autorités italiennes pendant plus de cinq mois, le navire de l'ONG SOS Méditerranée a repris les opérations de sauvetage en mer le 11 janvier. Il rejoint l'*Open Arms*, seul autre navire à parcourir, en ce début d'année 2021, la mer Méditerranée pour venir au secours des personnes en péril. Le *Sea-Watch 4* est immobilisé au port de Palerme depuis le 19 septembre, le *Sea-Watch 3* depuis le 8 juillet, le *Mare Jonio* est bloqué depuis le 24 septembre... En tout, près d'une dizaine de bateaux sont toujours maintenus à quai, la plupart forcés par les autorités italiennes de cesser leur activité en raison d'irrégularités techniques et opérationnelles. À l'automne 2020, plus aucun navire humanitaire ne sillonne la zone de recherche et de sauvetage (SAR zone - voir encadré) pour venir en aide aux immigrés venus d'Afrique subsaharienne qui, après avoir cheminé au travers du chaos libyen, tentent de traverser la Méditerranée pour atteindre l'Europe. Résultat : un mois de septembre particulièrement meurtrier avec 200 décès sur les 1 000 recensés en 2020. Avant même

l'immobilisation des bateaux, l'activité des ONG avait déjà été largement entravée par les autorités européennes. *« Dans un décret du 7 avril, les autorités italiennes ont annoncé que leurs ports ne pouvaient plus être considérés comme des "lieux sûrs" en raison du coronavirus »,* rappelle Marie Rajablat, directrice de SOS Méditerranée Toulouse. *« Moins de 24 heures après, le gouvernement maltais a adopté la même position »,* déplore la bénévole. Si la crise sanitaire a facilité la tâche aux États européens, ceux-ci ont entrepris, il y a déjà plus de trois ans, une externalisation de la question migratoire auprès des autorités libyennes.

Campagne de criminalisation des ONG

Alors que les membres des organisations privées de sauvetage étaient jusque-là perçus comme des héros de la solidarité internationale, 2017 marque un tournant. Axel Steier est le cofondateur et le porte-parole de l'ONG allemande Mission Lifeline. En 2019, son bateau est saisi par les autorités italiennes pour avoir violé l'interdiction d'entrée dans ses eaux territoriales. *« Les États ont transformé un devoir en un crime, alors même que le sauvetage de personnes naufragées en mer est une obligation légale »,* s'indigne celui qui, depuis 2016, consacre sa vie à sauver celle des autres. Règle coutumière du droit de la mer, l'obligation de prêter assistance est inscrite dans l'article 12 de la convention de Genève de 1958 sur la Haute mer. Le site gouvernemental français vie-publique.fr détaille ce principe essentiel : *« Il est simple et ne supporte aucune tergiversation : en mer, toute personne en situation de péril doit être secourue sans qu'il y ait à se demander pourquoi elle est là, quelle est sa destination et ses intentions. »* Au-delà des obligations du capitaine de navire, la convention de Genève, entre autres, impose des devoirs aux États côtiers.

Ils doivent porter assistance à toute personne se trouvant en détresse dans la zone de leur responsabilité. Mais comme pour se dégager de ses engagements, l'Italie propose, en 2018, un code de conduite qui vise notamment à interdire aux ONG de s'approcher des eaux libyennes et de communiquer avec les passeurs, y compris via toute forme de signaux lumineux. Un code de conduite refusé par cinq organisations de sauvetage, dont Médecins sans frontières (MSF) et Mission Lifeline. Michaël Neuman, engagé auprès de MSF depuis 1999, rapproche cette proposition italienne du *« début de la campagne de criminalisation des ONG, les taxant de supporter le trafic d'êtres humains en créant un appel d'air »*.

SAUVETAGES EN BAISSÉ, MORTALITÉ EN HAUSSE

Cet élan de durcissement des gouvernements européens à l'égard des questions migratoires coïncide avec une droitisation de la vie politique en Europe occidentale. En Italie, l'arrivée remarquée de Matteo Salvini, du parti populiste La Ligue, dans le gouvernement de Giuseppe Conte au poste de vice-président du conseil et de ministre de l'Intérieur, marque durablement la politique d'asile italienne.

En Allemagne, c'est la nécessaire alliance entre la CDU d'Angela Merkel et le parti conservateur (CSU) qui entérine la fin de la politique d'accueil mise en place par la chancellerie aux premiers jours de la crise migratoire. Horst Seehofer, nouveau ministre de l'Intérieur allemand, propose de refouler l'ensemble des migrants arrivant en Allemagne vers les pays de l'Union européenne qui ont enregistré leur arrivée via le très controversé règlement de Dublin (voir encadré). En Autriche, en Hongrie, aux Pays-bas, les gouvernements conservateurs appellent depuis plusieurs années à restreindre largement toute possibilité d'asile. Selon Axel Steier, *« à partir du moment où l'Allemagne, principale puissance économique européenne, dit qu'on doit arrêter de permettre aux gens de venir, c'est beaucoup plus facile pour d'autres pays de tenir cette position »*. 🇩🇪🇩🇪🇩🇪







« LE SAUVETAGE DE PERSONNES NAUFRAGÉES EN MER EST UNE OBLIGATION LÉGALE »

Le taux de mortalité de ceux qui tentent la traversée a plus que doublé, d'une personne sur 29 en 2017 à une sur 14 en 2018. La conséquence de l'absence de volonté politique de sauvetage. Au-delà de ce chiffre, il faut aussi compter la masse de migrants retenus en Libye par les « gardes-côtes » avec lesquels l'Union européenne a passé des accords dès 2017.

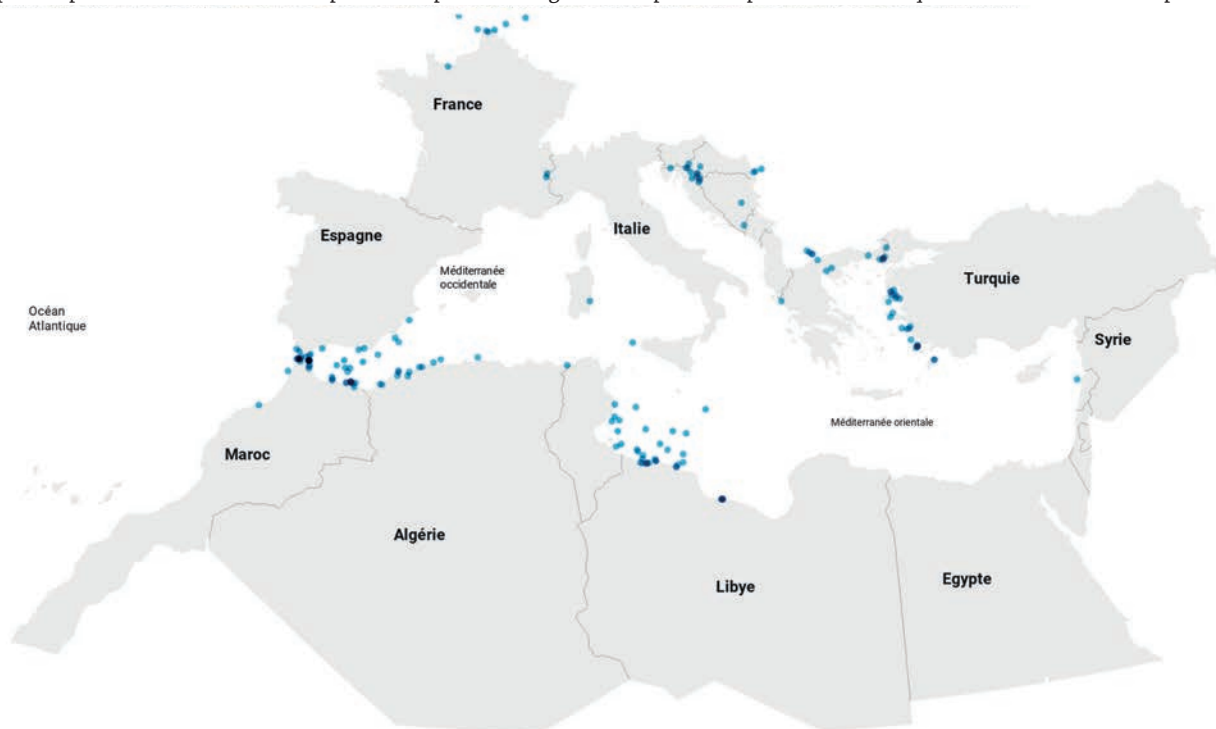
Dans ce cadre, et malgré des constatations répétées de torture de la part des autorités libyennes, des migrants sont régulièrement récupérés en mer par ceux que les ONG désignent comme des criminels plutôt que des gardes-côtes. Cette coopération est concrétisée en 2018 par l'annonce de l'Organisation maritime internationale d'un centre de coordination des secours à Tripoli, bien que les ports libyens ne puissent décemment être qualifiés de « ports sûrs » (voir encadré). La question de la gestion des frontières est donc externalisée selon deux axes. Le premier, intra-européen, consiste en l'élargissement des

prérogatives dévolues à l'agence européenne Frontex, chargée de la coordination du contrôle des frontières en rassemblant des agents des 27 pays membres. Le second, par la reconnaissance de la légitimité des gardes-côtes libyens, à contrôler leur zone de « SAR » autoproclamée. Cette déclaration unilatérale, intervenue en août 2017, interdit à toutes les ONG d'exercer leur activité au large des côtes libyennes. Comme le raconte Marie Rajablat : « Dès le 5 mai 2018 les "gardes-côtes" libyens exigent, sous la menace de leurs armes, que l'Astral et le Sea-Watch 3 quittent la zone de recherches et de sauvetage (située dans les eaux internationales). » Ces manœuvres d'intimidation se soldent régulièrement par la mort ou la détention arbitraire de migrants embarqués sur des radeaux de fortune.

Face à la hausse de la mortalité en Méditerranée et à la triste efficacité des gardes-côtes libyens, l'Italie a pu opérer un relatif assouplissement des décrets pris par le gouvernement Salvini,

Répartition des incidents mortels en 2019

Chaque point représente un incident mortel pour un ou plusieurs migrants. Les points les plus sombres marquent une accumulation de plus de 10 incidents.



source : Organisation mondiale de la santé (OMS)



particulièrement contraignants. Si cela semble marquer la fin d'un durcissement des règles migratoires, des interrogations demeurent au sujet de la pérennité de l'embellie. Contactée, l'agence Frontex reconnaît « l'obligation morale d'assister les personnes en situation de détresse en mer » et assure « contacter les centres de coordination de secours » basés entre autres à... Tripoli.

Frontex sous le feu des critiques

Au-delà du caractère polémique d'une coopération avec des gardes-côtes ne représentant aucun pays reconnu, l'agence Frontex et son directeur, Fabrice Leggeri, sont sous le feu des critiques suite à la publication de rapports mettant en cause le respect des droits humains dans le cadre de ses missions. Selon des informations de Médiapart, le directeur français aurait volontairement ralenti l'embauche d'officiers de contrôle des droits fondamentaux. Ces manquements au respect des conventions internationales n'ont pas manqué de faire réagir les ONG. Le cofondateur de Mission Lifeline notamment ne mâche pas ses mots vis-à-vis d'une agence qu'il n'hésite pas à qualifier d'« organisation criminelle ».

Pour ce dernier, l'heure n'est pas à l'optimisme. « L'Europe construit un énorme mur. En Grèce, ils tirent déjà sur les réfugiés pour les intimider. Le meurtre aux frontières risque de se normaliser dans le futur. Si ça n'est pas déjà le cas. » 🐼

lexique

SAR Zone : Zones de recherche (SAR : Search and Rescue) permettant aux États d'organiser les opérations de sauvetage en cas d'accident en mer.

Port sûr : L'organisation maritime internationale définit le port sûr comme « un emplacement où les opérations de sauvetage sont censées prendre fin » et où « la vie des survivants n'est plus menacée ». Une notion relativement vague qui, depuis 2004, oblige les bateaux de sauvetage à débarquer les naufragés qu'ils auraient recueillis en « lieu sûr ». La plupart des ONG et des pays européens, à l'exception de l'Italie, s'accordent à dire que la Libye ne possède pas de port sûr.

Règlement de Dublin : Il s'agit d'un texte qui s'applique à tous les États européens. Il pose le principe selon lequel le premier État qui enregistre une demande d'asile est le seul responsable de son examen. Si un demandeur d'asile se déplace d'un pays vers un autre, les autorités consultent la base EURODAC, dans laquelle sont enregistrées les empreintes d'un migrant qui entre irrégulièrement dans l'espace Schengen ou y dépose une demande d'asile. Très décriée, cette procédure place la pression migratoire principalement sur les pays du sud de l'Europe.



Baie de Guissény, le 13 août 2020.

DES EAUX POLLUÉES, UN PARADIS EMPOISONNÉ

La côte bretonne subit les conséquences de l'agriculture intensive. Face aux algues vertes qui prolifèrent, l'État fait figure de grand coupable.

Par Maud Guilbeault
Photo : Jean-Yves Piriou
(Vice-président d'Eaux et rivières de Bretagne)

Il y a comme une odeur d'œuf pourri qui se mêle à l'air marin. Chaque été depuis les années 1970, le littoral breton étouffe sous les ulves qui l'envahissent. Des algues vertes qui dégagent, lors de leur putréfaction, un gaz mortel à l'odeur de soufre. De l'hydrogène sulfuré. Il est suspecté d'avoir provoqué la mort de plusieurs personnes et de nombreux animaux, bien que les décès aient systématiquement été classés sans suites par les pouvoirs publics. Favorisé par la morphologie du littoral breton, ses baies fermées et peu profondes ainsi que l'ensoleillement estival, le développement de ces algues vertes est aussi le résultat de l'activité humaine. En Bretagne, plus d'1,5 million d'hectares de terres sont soumis à l'agriculture intensive. Un mode de production qui a fait décoller, au cours des 50 dernières années, les taux de nitrates présents dans les eaux.

Le territoire est devenu, en un demi-siècle, la première région agro-alimentaire d'Europe. Au fil de l'industrialisation d'après-guerre qu'a connue l'agriculture bretonne pour sortir de la pauvreté, elle a pollué son eau et nourri

les algues. Jean-Yves Piriou travaille sur la problématique des marées vertes depuis plus de 20 ans. Pour l'ancien chercheur à l'Institut français de recherche pour l'exploitation de la mer (Ifremer) et actuel vice-président de l'association Eaux et rivières de Bretagne, l'impact de l'agriculture sur la prolifération des ulves ne fait aucun doute. « *Le taux moyen de nitrate des eaux bretonnes est passé de 5mg / litre dans les années 1960, à 40mg / litre dans les années 2000, constate le spécialiste. Sur seulement quatre départements, la côte bretonne concentre plus de la moitié des porcs et un tiers de la volaille élevée en France. C'est un modèle d'élevage industriel, qui demande une alimentation riche en azote.* »

Produire ou mourir

Les déjections animales sont ensuite utilisées comme engrais, ce qui entraîne une surfertilisation des cultures, qui ne peuvent pas absorber tout l'azote. Celui-ci est alors lessivé vers les cours d'eau, puis se retrouve dans la mer sous forme de nitrates, qui nourrissent à leur tour les algues vertes. Loin de rejeter la responsabilité sur les agriculteurs, l'association Eaux et rivières de Bretagne pointe du doigt l'inaction de l'État. « *Les agriculteurs sont aliénés par un système qui rémunère mal, ils sont donc obligés de produire toujours plus ou de mourir. Il faut absolument encourager les exploitations biologiques et réguler le nombre d'animaux par rapport aux surfaces d'épandage si on veut faire reculer le phénomène des marées vertes* », défend le vice-président de l'association. Pour la Fédération régionale des syndicats d'exploitants agricoles de Bretagne (FRSEA), la cause des nuisances est ailleurs.

Sandra Mery est chargée de mission environnement à la FRSEA : « *Le problème, c'est comment on gère les déjections animales. L'agriculture bio, ce n'est pas la panacée, sinon tout le monde s'y serait mis. Surtout que la taille des cheptels est en baisse constante, il faut arrêter de tout mélanger. Les associations véhiculent, pour certaines, une vision très simpliste de l'histoire.* » Pour le syndicat agricole majoritaire, ce qui devait être fait par les agriculteurs pour réduire le taux de nitrates dans les eaux bretonnes a été effectué.

Un avis que ne partagent pas les représentants de l'association Eaux et rivières de Bretagne. « *C'est vrai qu'il y a eu des améliorations entre 1995 et 2016. On a vu les volumes de nitrates dans l'eau réduire, même si c'était insuffisant. Mais depuis 2016, ils stagnent, quand ils n'augmentent pas* », assure Jean-Yves Piriou. Le vice-président de l'association pointe du doigt l'inaction de l'État, qui contrôle de moins en moins les exploitations et leur gestion des déjections animales. La FRSEA, elle aussi, regrette qu'une aide plus conséquente ne soit pas apportée aux agriculteurs pour endiguer le phénomène des algues vertes. Sandra Mery déplore

« IL FAUT ABSOLUMENT ENCOURAGER LES EXPLOITATIONS BIOLOGIQUES ET RÉGULER LE NOMBRE D'ANIMAUX SI ON VEUT FAIRE RÉGULER LE PHÉNOMÈNE DES MARÉES VERTES »

notamment l'absence du Morbihan, pourtant largement touché, dans la liste des départements concernés par le plan gouvernemental de lutte contre les algues vertes : « *Beaucoup d'agriculteurs ont entrepris des initiatives volontaires mais ce serait bien plus simple de faire avancer les choses si l'État nous en donnait les moyens.* »

Algues partout, État nulle part

Progressivement, les regards se tournent tous dans la même direction : celle des pouvoirs publics. Dans un communiqué du 15 décembre 2020, l'association Sauvegarde du Trégor Goëlo Penthivère les alerte. Sans attendre la création officielle du nouveau délit d'écocide envisagé par le gouvernement pour lancer un recours contre l'État, elle a « *décidé de se retourner vers les autorités compétentes du département des Côtes-d'Armor, sous forme d'un recours gracieux [...] leur enjoignant de mettre fin à la prolifération algale par tous les moyens légaux à leur disposition* », indique le communiqué. Contactée, la préfecture des Côtes-d'Armor n'a pas souhaité répondre à nos questions. En attendant que l'État s'empare du problème, les municipalités et agglomérations prennent les devants pour faire disparaître les algues échouées, avant que l'odeur d'œuf pourri qui en émane à la décomposition ne fasse fuir les touristes, voire que les ulves ne deviennent mortellement dangereuses.

« *Dans certaines zones vaseuses, notamment dans le Morbihan, il n'est pas toujours possible de ramasser les algues vertes* », explique Jean-Yves Piriou. Même lorsqu'elles sont effectivement ramassées, encore faut-il s'en débarrasser. « *En général, elles servent à faire de l'épandage, du compost mais ce ne sont pas des solutions à long-terme* », rappelle le vice-président d'Eaux et rivières de Bretagne. Pour le spécialiste, la seule solution réside dans le développement du bio et la valorisation d'exploitations à taille humaine. Ne reste plus qu'à attendre que l'odeur de soufre monte jusqu'aux narines de l'État. 

EAUX VIVES

Du robinet à la rivière,
l'eau est une évidence
dont on ne s'inquiète
plus. Sauf quand elle
manque ou ravage
les territoires.





L'AUDE À LA PEINE

En octobre 2018, l'Aude subissait des inondations parmi les plus dévastatrices de son histoire. Deux ans plus tard, l'heure est toujours à la reconstruction. Des dizaines de millions d'euros doivent être investis. Un processus long et douloureux, d'autant que le département n'est pas à l'abri d'une nouvelle montée des eaux.

Texte et photos : Nicolas Laplume

La végétation reprend peu à peu le dessus et investit les maisons laissées à l'abandon. Les volets sont fermés, les portes condamnées, les portails arrachés. Plus une voiture, plus aucun piéton ne circulent. Seul le silence règne en maître sur les lieux. Les stigmates de la catastrophe qui a ravagé le village sont encore visibles, comme figés.

À Conques-sur-Orbiel dans l'Aude, la vie du quartier Montplaisir s'est arrêtée au moment où l'eau s'est retirée. Elle a emporté avec elle les souvenirs d'habitants désormais exilés. Ici, l'Orbiel, la rivière située en amont, a débordé dans la nuit du 14 au 15 octobre 2018, pour atteindre jusqu'à 1,70 mètre de hauteur dans les maisons. Les riverains, évacués de toute urgence au petit matin, ont laissé derrière eux toute leur vie, engloutie par les flots.

Deux années plus tard, les traces de la catastrophe n'ont toujours pas été effacées. Des mesures drastiques ont été prises : le quartier va être entièrement rasé et aucune reconstruction n'est autorisée. Situé en zone inondable, Montplaisir sera remplacé par un *no man's land*. Ces inondations sans précédent ont forcé les pouvoirs publics à tirer des leçons de ce drame, pour ne plus jamais commettre les mêmes erreurs.

Des quartiers entièrement rasés

Le coût humain est insoutenable. Quinze personnes ont perdu la vie et 257 communes ont été classées en état de catastrophe

naturelle dans l'Aude, l'Hérault et le Tarn. Les dégâts matériels sont estimés à plus de 256 millions d'euros. La violence de ce phénomène méditerranéen a surpris des milliers d'habitants mais aussi les météorologues. Les cumuls de pluies ont atteint dans certains endroits plus de 300 mm en 24 heures. Des inondations d'une ampleur inédite dans l'Aude depuis les crues de 1999. À Conques-sur-Orbiel, si le quartier Montplaisir est déserté, la famille Roujou de Boubée, propriétaire d'une métairie et de chambres d'hôtes au bord de la rivière, est toujours là. Mais plus pour longtemps. Devant la maison en pierre de 900 m², des camions chargés de cartons enchaînent les allers-retours jusqu'à Trèbes, à quelques kilomètres. Après s'être battue contre les eaux pendant une décennie, la propriétaire Amélie Roujou de Boubée a décidé de rendre les armes, pour s'éloigner définitivement de l'Orbiel et de ses crises intempestives. Elle souhaiterait quitter définitivement l'Aude et ces années de galère. « *Quand on a acheté, on savait que c'était situé en zone inondable. Mais on ne s'attendait pas à ce que ce soit comme ça* », observe sa mère et ancienne propriétaire, Françoise Roujou de Boubée. La sexagénaire, pull en laine et chaussures de randonnée, nous fait visiter la métairie qui a accueilli des centaines de voyageurs pendant dix ans. À l'intérieur, toute la vie de la famille est empilée dans les cartons. Dans quelques heures, il ne restera plus rien. « *À chaque inondation en 2010, 2011, 2017, 2018 et 2020, il a fallu se retrousser les manches, nettoyer, jeter, racheter du mobilier et tout recommencer. Lors des inondations de mars 2020, il n'y a eu que 20 cm d'eau dans la maison. C'était formidable,* »



on a tous fêté ça autour d'une bouteille de champagne », se souvient-elle. Mais la belle métairie n'échappera pas à la démolition. Dans quelques mois, elle disparaîtra avec l'ensemble du quartier. *« C'est tout de même triste que tout s'effondre... »*, regrette-t-elle, assise au milieu de ses montagnes de cartons.

Un traumatisme

À Conques-sur-Orbiel, où la plupart des bâtiments communaux ont été touchés, le coût des travaux de reconstruction est estimé à 12 millions d'euros. *« Pour une commune dont le budget annuel se situe entre 600 000 et 700 000 euros, c'est colossal »*, s'inquiète le maire Jean-François Juste. L'école, le terrain de tennis ou encore la salle polyvalente ont été détruits. Au fond de la piscine municipale désormais vide gisent encore des tables de l'école, située quelques centaines de mètres plus loin. Elles ont été charriées par les eaux et témoignent de la puissance de cette inondation. Sur le parking de la piscine, certaines parties du mur en pierre sont toujours effondrées. Muriel Bosse, une habitante du village, revoit les voitures retournées, vitres brisées et remplies de boue sur ce parking. *« C'était comme s'il y avait eu une bombe, c'était apocalyptique. Ça fait mal au cœur de voir encore les traces des dégâts aujourd'hui. Les réparations prennent énormément de temps »*, déplore-t-elle. Pour le maire, la tâche semble interminable. Entre les quatre inondations en deux ans (2018, 2019 et deux en 2020), les feux de forêt (août 2020) et la crise du coronavirus à gérer, il ne voit plus le bout du tunnel. *« Depuis deux ans on ne s'arrête pas. Je peux comprendre que les habitants trouvent que ça traîne. Mais les procédures administratives sont très longues... On essaie de faire au mieux, surtout sur un territoire de 25 km² comme le nôtre. »* La construction de la nouvelle école à huit millions d'euros et financée principalement par l'État n'a pas encore démarré. Cette fois, elle ne sera plus située en zone inondable. Aucun bâtiment accueillant du public ne sera reconstruit près de la rivière. Mais sans

remise en état des locaux, c'est tout le tissu social de la commune qui a disparu. Plus de rugby, de foot, de club du troisième âge, ou de judo : toutes les activités sont à l'arrêt. La médiathèque, fraîchement sortie de terre, apparaît comme l'un des uniques lieux de rencontre du village.

Et puis il y a l'épicerie des 3 conques, tout en haut de la commune. Symbole de résilience, elle aussi a ouvert après les inondations. Originaire de Conques-sur-Orbiel, Rafik a lancé ce commerce en juin dernier avec l'espoir de redynamiser le centre-ville et de recréer du lien social. *« C'est important pour les habitants. Dans mon épicerie, j'ai assisté aux retrouvailles de personnes qui ne s'étaient pas vues depuis un an. C'était assez émouvant »*, se souvient-il. Dans sa tête défilent encore les images terribles de cette journée d'octobre 2018, vécue avec sa femme et ses enfants à Trèbes. Dans cette ville de 5 600 habitants, l'Aude a débordé jusqu'à 7,66 mètres de hauteur, à 30 cm à peine du record de crue de 1891. *« Depuis ma fenêtre, j'ai vu des corps flotter sur l'eau. Au départ, on croyait que c'était des troncs d'arbres... »* Le traumatisme est encore présent. *« Dès qu'il pleut pendant plusieurs jours, mes enfants sont inquiets. Ils ont peur que ça recommence. Et moi aussi. »*

« Ne pas vider l'Aude de ses habitants »

Les images des inondations d'octobre 2020 dans les Alpes-Maritimes ont fait remonter de douloureux souvenirs aux Audois. Et avec ces souvenirs, la question de l'urbanisation et de la bétonisation des territoires. Avec le changement climatique, la répétition et l'intensité accrue des épisodes méditerranéens, la menace d'une nouvelle catastrophe est ici constante. *« C'est le département de tous les risques. Il y a souvent des alertes vigilance et nous sommes habitués à gérer ce genre de situation »*, défend la préfète Sophie Elizeon. Sur 20 ans, 240 millions d'euros ont été investis pour prévenir des risques et réparer les dégâts des inondations dans ce département de 370 000 personnes. *« C'est beaucoup d'argent. Rien que pour les inondations de 2018, plus de 147 millions »* 🍀🍀🍀

« Dès qu'il pleut pendant
plusieurs jours, mes enfants
sont inquiets. Ils ont peur
que ça recommence.
Et moi aussi »

« Depuis ma fenêtre,
j'ai vu des corps flotter
sur l'eau. Au départ,
on croyait que c'était
des troncs d'arbres... »



Muriel Bosse, habitante de Conques-sur-Orbiel, devant un mur en pierre dévasté par les eaux.



« L'Aude, c'est le département de tous les risques. Il y a souvent des alertes vigilance et nous sommes habitués à gérer ces situations »

d'euros ont été mobilisés et ce n'est pas terminé. Plus de 150 habitations ont été acquises au titre du fonds Barnier (un fonds de prévention des risques naturels qui exproprie ou achète des biens exposés aux catastrophes climatiques). Mais on ne peut pas non plus vider l'Aude de tous ses habitants. L'enjeu est de protéger la population tout en aménageant les communes en fonction des risques. Nous devons reconstruire des villes résilientes », assure la préfète.

Des études hydrauliques en cours vont permettre de modéliser numériquement les différents scénarios de crues afin d'établir une nouvelle cartographie des zones inondables. Ces études, financées par l'État et la Région, sont réalisées par le Syndicat mixte des milieux aquatiques et ruraux (SMMAR), chargé d'organiser la prévention des risques d'inondations et l'entretien des cours d'eaux, en concertation avec les intercommunalités. « Elles permettront d'anticiper plus facilement les crues », assure Jean-Marie Aversenq, directeur général du syndicat. Le SMMAR aide activement les communes à restaurer les cours d'eau pour protéger les lieux habités. Grâce aux études, il propose aux municipalités des solutions de protection et d'aménagement (ouvrages, zone d'extension des eaux, etc) pour limiter l'impact des crues. Plusieurs ouvrages de ce type sont en cours de construction à Conques-sur-Orbiel. Mais ils ne suffiront pas à éviter le moindre dégât en cas de grosse crue. « Quand Météo France annonce 150 mm de pluie et qu'il tombe entre 300 mm et 600 mm en 24 heures avec des crues éclair comme en 2018, on peut difficilement anticiper. Et même si on anticipe, l'eau monte tellement vite qu'on ne peut pas faire grand-chose... », regrette-t-il.

En attendant, plusieurs communes ont notamment mis au point un système d'alerte par SMS lors des bulletins d'alerte vigilance

pour éviter que les habitants soient surpris par la montée des eaux. Des référents par quartier désignés par les mairies se chargeront aussi de prévenir au plus vite leurs voisins en cas de crues dangereuses.

Détruits mais toujours attractifs

À quelques kilomètres de Conques, à Villegailhenc, les dégâts sont encore plus impressionnants. Le pont emblématique du village, emporté par les eaux, a été remplacé par un pont provisoire à sens unique, régulé par des feux de circulation. Tous les jours, les voitures s'entassent dans les bouchons pour franchir le pont de ce village de 1 735 habitants. La construction du nouvel ouvrage ne débutera pas avant le début de l'année 2022. Le long du Trapel – la rivière qui traverse la bourgade –, certaines maisons sont éventrées, d'autres écroulées. Des monticules de déchets s'entassent encore derrière les murs en pierre qui ont tenu le choc deux ans plus tôt. Les maisons abandonnées se comptent par dizaines. À l'intérieur, des meubles renversés, des chaises cassées, des photos de famille, des traces de boue jusqu'au plafond. Rongé par l'humidité, le sol craque sous les pieds, menaçant de s'effondrer à tout instant. Ici, 80 % des habitations ont été inondées. Trente-huit d'entre elles vont être démolies. Les bords du Trapel détruits ne seront plus habitables, ce qui risque de vider le cœur du village. Sur les trois kinésithérapeutes implantés à Villegailhenc, deux sont partis. Même constat pour les dentistes.

Mais le maire Michel Proust, grande barbe grisonnante, se veut rassurant sur l'avenir de sa commune. En dépit des lourdes pertes financières, la plupart des commerces sont restés. « On va essayer de se réapproprier la rivière en créant par exemple un jardin de loisir qui rejoindra le Trapel. Deux nouveaux 🌳🌳🌳

lotissements privés hors de la zone inondable ont été construits pour aider à reloger les personnes qui ont perdu leur maison. Malgré le risque d'inondations, Villegailhenc reste attractif, les maisons se vendent rapidement au prix du marché», rassure l'édile. Certains jeunes n'hésitent pas à s'installer et à investir. « Ils partent du principe que des travaux seront réalisés et que des inondations de cette ampleur sont rares. Bien sûr, on prévient toujours les nouveaux venus des risques », explique Michel Proust.

Mais le maire en est convaincu : sans les inondations, il y aurait aujourd'hui beaucoup plus d'habitants dans son village. L'avenir de Villegailhenc passera avant tout par une recomposition urbaine en accord avec les nouveaux plans d'urbanisation établis grâce aux dernières études. Le nouveau pont, essentiel à la survie du village, devra laisser passer un débit d'eau plus important que l'ancien, pour éviter les

accumulations et les débordements. Le coût total de la reconstruction du village s'élève à 17 millions d'euros. En attendant la renaissance de Villegailhenc, que faire ? Certains sont partis, d'autres ont décidé de rester. Paul Molinier, 73 ans, était à quelques kilomètres de la maison familiale lorsque sa mère l'a alerté de la montée des eaux au milieu de la nuit. « Je ne pouvais pas venir la secourir car la route était inondée. Elle a passé la nuit dans son fauteuil roulant toute seule avec l'eau qui est montée jusqu'à la ceinture... », raconte avec émotion l'homme aux cheveux blancs. Mais malgré cet événement, il a décidé de ne pas revendre la maison familiale. « À mon âge, je préfère la garder. Maintenant je dors au premier étage, au cas où ça recommence », explique-t-il. « Vous savez, les gens s'habituent facilement. Ils oublient vite les catastrophes », commente le maire du village. Dans deux ans le village sera partiellement reconstruit. Et la vie reprendra normalement... Comme avant. 🌀



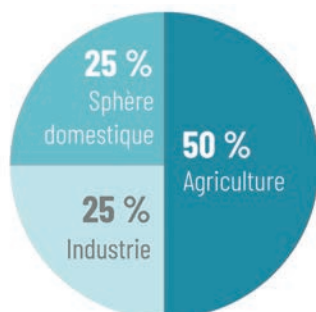
Les ruines de Villegailhenc deux ans après le débordement du Trapel.

S'ORGANISER FACE À LA SÉCHERESSE

L'été 2020 a été le plus sec enregistré depuis 60 ans en France. Il a été marqué, comme les années précédentes, par de sévères périodes de sécheresse. Un phénomène climatique aux lourdes conséquences environnementales et humaines.

Par Maud Cazabet

Qui consomme le plus d'eau ?



À quoi est due la sécheresse ?

À un déficit de précipitations sur une période assez longue ou à une forte demande humaine, lorsque le besoin en eau est plus fort que la ressource disponible sur un territoire.

Où est-elle la plus intense ?

Les départements de la Creuse et la Haute-Vienne ont été particulièrement affectés par la sécheresse de l'été 2020. Lors de cette année exceptionnelle, les trois quarts du pays avaient été touchés.



78 départements sur 101 ont dû prendre des mesures de restriction d'eau, établies par les préfetures en fonction de la gravité de leur situation. Dans les départements en crise, seuls les prélèvements pour usage prioritaire sont autorisés : santé, sécurité civile, eau potable.



Ils subissent mais s'adaptent

Sylvain Artus-Garric, agriculteur

Sylvain Artus-Garric est agriculteur depuis une vingtaine d'années dans le Lot. Pour la première fois, il a été contraint d'acheter du fourrage pour nourrir ses vaches : « Après trois ans de sécheresse consécutives, mes pâturages ont souffert. Une fois mes dernières réserves de foin épuisées, je n'avais plus rien pour mes bêtes. » Cela lui a coûté 7 000 euros. La sécheresse a fait flamber les prix de la paille et du foin. « Financièrement, c'est compliqué pour l'élevage. Sans eau, les prairies se meurent et les ressemer demande beaucoup d'argent. Sans savoir si la pluviométrie sera meilleure les années suivantes, on se lance difficilement dans de tels projets. » Sylvain élève 66 vaches sur une centaine d'hectares. Il envisage de diminuer son troupeau mais s'inquiète pour son exploitation familiale : « Si la sécheresse revient chaque année, je ne sais pas comment on pourra s'en sortir. » Lui n'a pu bénéficier d'aucune aide en 2020. Malgré les difficultés, une solidarité paysanne s'est développée. En 2019, dans le Lot-et-Garonne, 40 agriculteurs ont stocké 1 300 tonnes de paille pour les offrir aux éleveurs de la Haute-Vienne. « Ils en avaient plus besoin que nous et on savait qu'on pourrait être à leur place l'été suivant », signale Patrick, céréalier ayant participé à l'opération.

Pascal Chisné, responsable de la gestion des eaux

Employé au sein de la Compagnie d'aménagement des coteaux de Gascogne, il organise le partage de certains lacs et rivières des Hautes-Pyrénées. « Si l'eau est naturellement abondante dans ce département, on peut avoir huit semaines sans une goutte de pluie et, deux jours après, des trombes d'eau. L'aspect aléatoire de la pluviométrie devient récurrent », constate-t-il. Or, un lac comme celui de l'Arrêt-Darré, près de Tarbes, doit pouvoir alimenter quotidiennement en eau potable près de 50 000 habitants, des industries comme l'usine Danone de Villecomtal-sur-Arros, et des terrains agricoles. « Nous pensons en amont la répartition de la ressource pour éviter les tensions entre les différents secteurs lorsque la crise survient. Chaque mètre cube d'eau compte, il faut connaître précisément les besoins de chaque secteur. » Damien Soyer, lui, se transforme en sauveur de poissons lors de sécheresses importantes. Le directeur de la fédération de pêche des Hautes-Pyrénées assure sa mission de préservation des milieux aquatiques. « Lorsque le niveau d'eau des lacs ou rivières est trop faible, les poissons risquent d'être asphyxiés et de mourir. Il faut alors organiser une pêche électrique d'urgence et les transporter dans d'autres bassins », indique le montagnard.





« LE COÛT DE L'EAU VA AUGMENTER »

Marillys Macé est directrice générale du Centre d'information sur l'eau (C.i.eau) depuis décembre 2009. Elle défend une eau potable dont la qualité « s'est améliorée » en France, mais n'exclut pas une hausse de son coût dans les années à venir.

Propos recueillis par Olivier Modez - Photo : C.i.eau

Comment les Français perçoivent-ils la qualité de l'eau courante ?

Il y a un paradoxe avec l'eau. Nos enquêtes montrent que, contrairement à ce qu'on pourrait penser, environ 8 Français sur 10 font confiance à l'eau du robinet. C'est une matière très politique car sa gestion est de la responsabilité des communes. On fait donc mousser beaucoup de sujets sur le traitement ou la distribution de l'eau qui reflètent peu la réalité. Il faut savoir que grâce aux normes, la qualité de l'eau s'est améliorée en France au fil des années, avec plus de contrôles et une technologie adaptée. Il y a une tolérance zéro sur la présence de virus et de bactéries dans l'eau courante. Sa qualité n'est donc pas impactée avec la crise de la Covid-19. Une filtration, puis un traitement au chlore, à l'ozone ou aux UV permettent d'avoir une eau de bonne qualité bactériologique pendant tout son cheminement. Les principales difficultés dans le traitement concernent aujourd'hui des petites collectivités où s'exerce une pression agricole. L'agriculture intensive est en effet souvent reliée aux points de pollution et les coûts des technologies qui permettent de se mettre aux normes sont élevés.

Ces coûts peuvent-ils entraîner une hausse de la facture pour le consommateur ?

Le coût de l'eau va augmenter car il faut traiter les pollutions, trouver de nouvelles ressources et toujours être à niveau sur des normes exigeantes. Par ailleurs, nos canalisations datent d'une soixantaine d'années et fuient. Il va donc falloir les remplacer, ce qui coûte des milliards. Un kilomètre de canalisation à rénover, c'est environ un million d'euro. Or, il y en a 700 000 à 800 000 kilomètres en France... Toute la question, sur laquelle un vrai travail est mené, est de savoir comment on peut aménager le coût pour les consommateurs, et empêcher que des usagers soient privés d'un accès à l'eau. Certains doivent-ils payer plus que d'autres ? Faut-il que les premiers litres consommés soient disponibles gratuitement ? En France, le prix de l'eau

n'est pas si élevé : un centime d'euro permet d'avoir un peu plus de deux litres d'eau. Il faudra donc que les consommateurs, comme les collectivités, l'agriculture et les industries, aient une utilisation sobre de l'eau, même si des efforts conséquents ont déjà été faits. Dans les foyers, on est passé de 120 m³ consommés annuellement il y a une vingtaine d'années, à environ 90 aujourd'hui, notamment grâce à des équipements en électroménager moins gourmands, comme les machines à laver.

Comment réduire sa consommation ?

S'il faut réduire sa consommation en eau, ce n'est pas seulement pour son coût. Mais aussi parce que sa répartition sur Terre est inégale et le changement climatique, avec des sécheresses de plus en plus nombreuses, nous montre qu'il faut faire attention. Ce n'est pas une tâche facile car l'agriculture doit de plus en plus produire pour être en capacité de nourrir les populations. L'industrie a d'ores et déjà diminué sa consommation. En agriculture, il y a encore beaucoup à faire avec de bonnes pratiques agronomiques, notamment en revoyant l'irrigation pour l'utiliser à bon escient. Certaines technologies permettent de réutiliser de l'eau usée assainie. Cela se pratique entre autres à Singapour, mais ce système coûte très cher à grande échelle, donc il ne se fait pas en France, même si l'Europe le permet désormais. Il faut par ailleurs réduire l'utilisation de pesticides pour limiter la pollution des nappes phréatiques. Pour les particuliers, comme pour les collectivités, l'enjeu majeur concerne principalement les fuites d'eau, qui ont elles aussi diminué. Elles engendrent d'importantes pertes, notamment dans les bâtiments privés. D'autres bons gestes sont connus : prendre une douche plutôt qu'un bain par exemple. 🌿

« Le changement climatique, avec des sécheresses de plus en plus nombreuses, nous montre qu'il faut faire attention »

Quel rôle joue le Centre d'information sur l'eau ?

« Le C.i.eau est une association-loi 1901 créée en 1996 par les trois principales entreprises de l'eau et de l'assainissement : Véolia, Suez, et la Saur. Son objectif était de valoriser l'eau du robinet et le circuit de l'eau, de son puisage à son assainissement. Depuis cette date, les missions se sont étendues aux ressources, à l'économie circulaire dans l'eau et à l'enjeu du changement climatique. Nous réalisons chaque année un baromètre sur le comportement et les opinions du consommateur baptisé « Les Français et l'eau ». Nos travaux, aiguillés par des experts, sont repris par des organismes publics comme les ministères qui traitent de l'écologie ou la Cour des comptes. »

INFO CONS'EAU

Vous l'utilisez sans vous poser de questions, mais savez-vous réellement quelle quantité d'eau vous consommez au quotidien ?

Par Valentine Cameleyre et Marine Dayssiols

POUR PRODUIRE
1 SEUL BOL DE RIZ
IL FAUT UNE QUANTITÉ D'EAU
ÉQUIVALENTE À CELLE D'UNE
BAIGNOIRE REMPLIE SOIT ENTRE
150 ET 200
LITRES D'EAU.

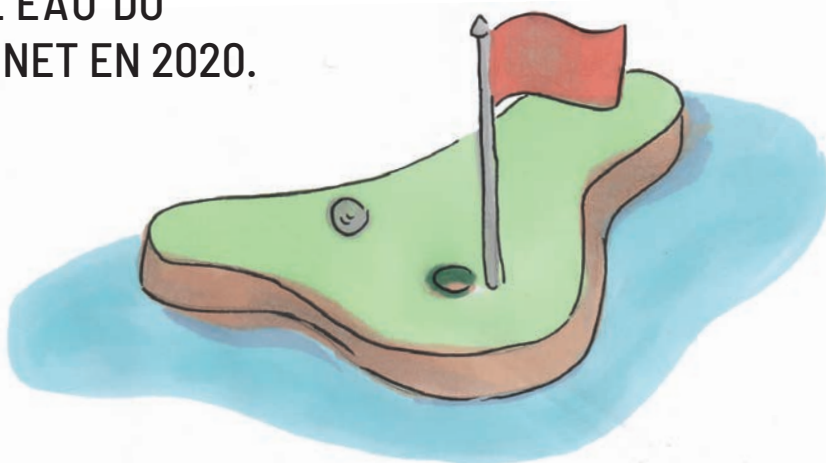


UNE MACHINE DEMANDE ENTRE
45 ET 110
LITRES D'EAU.



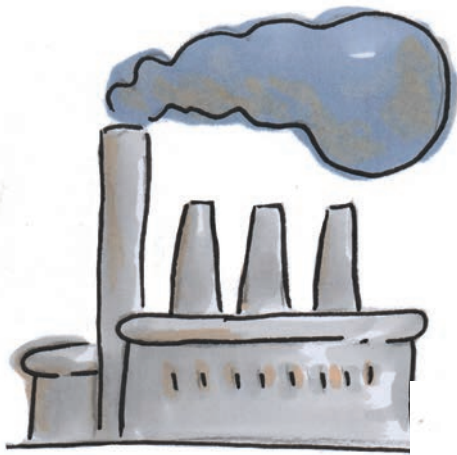
67 %
DES FRANÇAIS
ONT CONSOMMÉ
DE L'EAU DU
ROBINET EN 2020.

UN PARCOURS DE GOLF
DEMANDE EN MOYENNE
UNE CONSOMMATION D'EAU
DE 340
LITRES PAR AN.

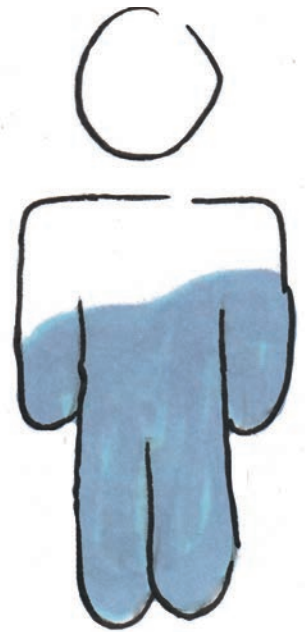


300
LITRES
D'EAU

SONT NÉCESSAIRES POUR LA FABRICATION D'UN LITRE
DE BIÈRE, DE LA PRODUCTION DE L'ORGE AU HOUBLON
EN PASSANT PAR LE BRASSAGE.
UNE BIÈRE EST CONSTITUÉE À PLUS DE 85 % D'EAU.



EN FRANCE, 10 %
DE L'EAU PRÉLEVÉE CHAQUE ANNÉE
SOIT 4,5 MILLIARDS DE M³
EST UTILISÉE PAR L'INDUSTRIE.



2 PLUS DE
MILLIARDS
DE PERSONNES
DANS LE MONDE N'ONT
TOUJOURS PAS
ACCÈS À L'EAU POTABLE
ET À L'ASSAINISSEMENT.



60 %
DU CORPS HUMAIN
D'UN HOMME ADULTE
EST CONSTITUÉ D'EAU.

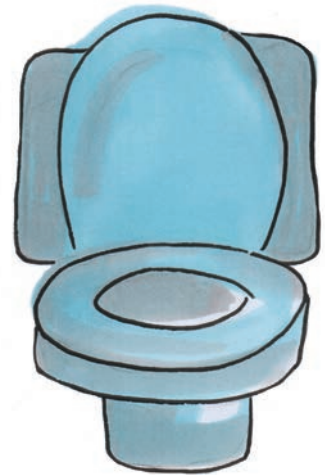
L'EAU RECOUVRE **72 %** DES 510 MILLIONS DE KM²
DE LA SURFACE DU GLOBE.



7 000 À 10 000
LITRES D'EAU
SERVENT À CONCEVOIR
UN JEAN, SOIT PRÈS DE
285 DOUCHES.



4 % DE L'EAU POTABLE DISPONIBLE DANS
LE MONDE EST DÉDIÉE À LA PRODUCTION
DE NOS VÊTEMENTS.



ENTRE 6 ET 12
LITRES
SONT UTILISÉS À CHAQUE FOIS
QUE L'ON TIRE LA CHASSE AUX
TOILETTES.

« PARLER D'EAU, C'EST PARLER DE SON IDENTITÉ »

Céline Hervé-Bazin est médium-guérisseur depuis quatre ans. Avant de découvrir ses capacités, elle a exercé comme spécialiste dans le secteur de la communication sur l'eau. Elle a notamment rédigé une thèse sur la problématique de l'eau et des femmes. Deux métiers très différents mais qui ont un point commun : un rapport très fort à l'eau.

Propos recueillis par Camille Ducrocq – Photo : Céline Hervé-Bazin



Comment définiriez-vous votre relation à l'eau ?

J'adore l'eau depuis que je suis petite. Je faisais des mini-barrages, des fontaines, de la natation, de la voile... L'eau, c'est quelque chose qui m'éveille. C'est une ressource qui a toujours été très importante à mes yeux. J'ai grandi au Maroc donc j'ai connu les coupures d'eau, les étés très chauds où l'eau était précieuse, la rareté de l'eau potable... J'ai toujours eu cette sensibilité-là. J'en ai fait mon domaine d'expertise parce que ça fait sens pour moi.

Pendant des années, vous avez travaillé dans la communication sur l'eau. Pourquoi vous êtes-vous retirée ?

Après avoir sorti un livre de recherche sur la communication sur l'eau en 2014, j'ai voulu prendre ma retraite de communicante. Il y avait une part de moi qui était fatiguée, qui trouvait que rien ne bougeait vraiment. J'avais envie de voir autre chose aussi. J'ai connu un véritable changement de vie en m'installant en Polynésie. Ça a été une révélation et ça a renforcé mon rapport à l'eau.

Qu'avez-vous découvert en Polynésie ?

Un lien très fort entre l'eau et les énergies. J'ai pu pousser encore plus loin mon travail. Durant mes années de communicante, je me suis rendu compte que, quand on évoque l'eau, on donne beaucoup de chiffres, tout est quantitatif, mais, pour moi, parler d'eau, c'est parler inconsciemment d'une relation à

soi, à son identité. En Polynésie, c'est encore plus fort. C'est une ressource considérée comme sacro-sainte. Le rapport à l'identité, à l'intime, est décuplé. On te pose la question « O Vai Oe ? » qui signifie : « de quelle eau es-tu faite », soit « qui es-tu ? » Ils ont près de 300 mots qui ont la racine « eau », c'est pour dire son importance dans la société polynésienne. Donc en arrivant là-bas, j'ai pu développer tout cet aspect-là.

Qu'entendez-vous lorsque vous envisagez notre rapport à l'eau comme une relation à notre identité ?

Je suis convaincue que l'eau nous ramène à des inconscients et des imaginaires. Ça a été abordé par Freud ou encore Bachelard dans *L'eau et les rêves*. Il suffit de regarder dans les séries et les films, il y a tellement de choses qui jouent sur l'imaginaire de l'eau. Le premier fait est religieux. On retrouve des grandes figures liées à cet élément dans toutes les religions. La Samaritaine est la plus connue. Il y a aussi le personnage de Judith, que l'on trouve dans la Torah. En décapitant un général, elle va rendre le droit à l'eau à sa ville. Ces archétypes, on les retrouve beaucoup dans les campagnes de communication : l'eau c'est la justice, la pureté, la sécurité, l'abondance... Et puis, évidemment, il y a l'imaginaire de la maman qui est le plus puissant.

Pourquoi ?

Certains disent que l'âme est une poussière d'étoile. Moi je dis que l'âme, c'est une fraction d'eau. La première eau dans laquelle nous vivons, c'est le placenta de la maman. Elle a une valeur très importante, notamment en matière de sécurité. Le placenta isole l'enfant du bruit, le nourrit à volonté... Le symbole de la mère est l'un des plus puissants en marketing. La vertu maternelle, c'est celle qui pousse le plus à l'achat. C'est la plus irrationnelle et celle qui génère le plus d'émotions.

D'autre part, je suis persuadée que l'eau maternelle a un impact sur la future personnalité de l'individu. Toute la période de la conception jusqu'aux premiers mois de vie, c'est un inconscient fort qui est ressenti par le bébé. Or, on a des histoires très différentes en fonction de la façon dont nos parents ont vécu la conception, la grossesse, la naissance, les premiers mois, etc. Pourquoi ? Parce que l'enfant a capté toutes les mémoires de la maman, puis celles du papa et ensuite celles de la société. Ça a notamment un impact sur les traumatismes que l'individu peut exprimer à l'âge adulte.

Que sont les « mémoires de l'eau » que vous évoquez ?

Pour l'illustrer, prenons la citation de Paul-Émile Victor : « L'eau que vous buvez a été pissée six fois par un diplodocus. » Autrement dit, quand on boit de l'eau, on peut y trouver les mémoires de toute l'humanité. C'est très fort. Paul Claudel : « L'eau ainsi est le regard de la terre, son appareil à regarder le temps. » Ça marche à l'échelle collective mais aussi personnelle. Et en devenant médium, j'ai vraiment découvert ce que cela signifiait.

**« Certains disent que l'âme
est une poussière d'étoile.
Pour moi, c'est une fraction d'eau »**

Quel rôle joue l'eau dans votre activité de médium-guérisseur ?

En 2005, au début de ma carrière, c'était peut-être 50 % de ma vie, aujourd'hui c'est 99 %. On dégage de l'eau en suant et en respirant puisqu'il y en a dans le gaz carbonique qu'on libère et dans l'oxygène qu'on inhale. Et puis, surtout, on est fait à 70 % d'eau. Quand on est médium-guérisseur, on a accès à la partie invisible et irrationnelle qui forme l'individu. Je peux savoir des choses sur les gens parce qu'ils me donnent accès à leur 70 % d'eau, qui est invisible mais qui est l'émanation de ce qu'ils respirent et de ce qu'ils dégagent. Quand on parle de l'aura d'une personne, pour moi on parle de cette eau.

En fonction de celle qu'on boit, avec laquelle on se lave, en fonction de notre conception sur elle, on va émettre un pouvoir. L'eau est un pouvoir. D'un point de vue diplomatique et géostratégique, c'est évident. Mais c'est aussi un pouvoir sur soi, un pouvoir de soi. Je suis persuadée que l'eau qui coule à l'intérieur de nous a un impact sur nos émotions, donc sur ce que l'on vit et qui l'on est. La plupart des gens que j'ai en consultation veulent d'ailleurs savoir ce qui, dans leur placenta, entre le moment où ils ont été attendus et les premières années de leur vie, a inconsciemment joué sur leur personnalité aujourd'hui. Ce sont les fameuses mémoires de l'eau encodées quelque part dans notre corps, qu'on ne veut pas forcément aller regarder parce que ça peut faire mal. Mais ça fait du bien aussi, normalement (rires). 🙌

QUIZ

QUEL ANIMAL AQUATIQUE ÊTES-VOUS ?

1. Au cinéma, vous regardez :

-  *La Petite Sirène* en pleurant à chaudes larmes
-  *Le Grand Bleu* en retenant votre souffle
-  *Aquaman* en essayant de ne pas sursauter

2. En vacances, vous choisissez :

-  La piscine d'un hôtel 4 étoiles à Ibiza
-  Les Pyrénées pour pêcher la truite arc-en-ciel
-  L'océan Atlantique pour nager avec les dauphins

3. Si vous étiez un personnage de roman, vous seriez :

-  Le capitaine Achab, dans *Moby Dick*
-  Le capitaine Haddock, mille millions de mille sabords !
-  Martine, dans *Martine apprend à nager*

4. Votre rituel avant de partir travailler :

-  Prendre un bon bain chaud de deux heures
-  Une douche express froide pour raffermir la peau
-  Un peu de déodorant, vous passez entre les gouttes

5. Face à la mer, vous...

-  Plongez la tête la première, sans réfléchir
-  Attendez la fin de la digestion et vous mouillez la nuque avant d'entrer dans l'eau
-  Trempez un orteil et préparez la serviette et la crème solaire pour bronzer

6. Votre équipe préférée, c'est :

-  Le FC Lorient et son merlu légendaire
-  Les Sharks, basketteurs d'Antibes
-  Les Experts, club de pêche de Loire-Atlantique

7. Au café, vous commandez :

-  De l'eau plate, vous faites attention à votre ligne
-  De l'eau gazeuse, vous aimez quand ça pétille
-  Sept doses d'eau pour une dose de Ricard ou de sirop

8. Votre animal totem est :

-  La moule
-  La loutre
-  Le requin-marteau

9. Sur Spotify, vous écoutez :

-  La Mer de Charles Trenet
-  Oceans de Petit Biscuit
-  Santiano d'Hugues Aufray

10. Dans votre assiette, vous dégustez :

-  Une bonne brandade de morue de mamie Paulette
-  Des huîtres numéro 2 Marennes Oléron
-  Un dos de cabillaud accompagné de sa sauce au beurre blanc

11. Le sportif en poster au-dessus de votre lit :

-  Léon Marchand, espoir de la natation française
-  Tony Estanguet, kayakiste et dirigeant sportif
-  Justine Dupont, surfeuse de l'extrême

12. Quand il pleut, vous...

-  Sortez le parapluie de mamie Paulette, tant pis pour le style
-  Restez au sec, il ne faudrait pas friser !
-  Préférez courir sous la pluie, ça rafraîchit

13. Votre magazine référence sur l'eau :

-  Voiles et Voiliers pour préparer un tour du monde en solitaire
-  Water mag pour caler le meuble de la télévision
-  Apnée pour tout savoir de la chasse sous-marine

Majorité de



Vous êtes l'orque Willy. Intrépide, vous buvez la vie comme de l'eau et réglez avec grâce dans l'empire des vagues. Rien ne vous effraie. Amateur de sensations fortes et d'aventures, vous ne pouvez pas rester au bord de l'océan sans plonger et en explorer le fond. Une dent de requin autour du cou et des palmes dans le coffre de la voiture, vous sentez les algues à des kilomètres.

Majorité de



Vous êtes Kowalski, le chef des pingouins de Madagascar. Vous connaissez le milieu aquatique et ses dangers. Prudent, vous analysez chaque situation avant de vous jeter à l'eau. Plutôt que de subir les secousses du courant, vous restez au bord de la rivière, canne à pêche en main ou au bord de la mer à chercher des coquillages. On vous compare souvent à un phare dans la tempête car vous gardez toujours l'œil sur la marée.

Majorité de



Vous êtes Bubulle, le poisson rouge de Gaston Lagaffe. Plus à l'aise dans un bocal d'appartement parisien que dans un torrent gelé, vous profitez de la plage pour alimenter votre fil Instagram et vous dorer la pilule au soleil. L'eau n'est pas votre élément favori, mais si on vous propose une semaine de vacances aux Maldives, vous ne direz pas non et irez même acheter un tuba pour l'occasion.

